56e ANNÉE — AOUT 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC



JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES
ET
SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Paraît le 15 — SOMMAIRE — *le Numéro f.*

— La Religion de l'Evolutionnisme..... 513
J. Reynaud. Terre et Ciel..... 533
H. Brun. Conférence faite le 13 avril 1913 à la Société de Carcassonne..... 538
Jeanne. Rêve Symbolique..... 545
Barmold. L'Etre Absolu..... 547
Schaeffer. Au bord de l'Eau..... 550
Richard Nicolas. Swedenborg..... 550
Dubuisson. De la divination..... 553

ÉTUDES DIVERSES

Guibal Causeries Philosophiques..... 557
Caplat. Dissertation sur l'influence réciproque du corps sur l'âme..... 566
P. Verdad-Lessard. La Gnose..... 570
P. Bodier. Le Spiritisme devant la loi. 577

L'ACTUALITÉ

— Congrès du Progrès Religieux..... 580
L. D. Nécrologie..... 582
— Faits divers..... 583
— Livres nouveaux..... 583
— Communiqués..... 584
— Pensée du mois..... 584

BUREAUX : *42, Rue Saint Jacques* — PRÈS LA SORBONNE & LE COLLÈGE DE FRANCE — PARIS

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation

LA REVUE SPIRITE

Chaque numéro **mensuel**, in-8° jésus, comprend 64 pages de texte et des pages d'annonces réservées aux ouvrages les plus recommandés. Les lecteurs y trouveront une suite d'articles philosophiques et moraux, des études et conférences, des nouvelles et actualités, et des comptes rendus détaillés de tous les phénomènes, expériences et ouvrages nouveaux concernant la doctrine. — Le numéro de Décembre contient la couverture imprimée, le sous-titre et la table des matières pour l'année. **Plusieurs numéros sont illustrés.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France et Colonies françaises.....	**10** fr. par an
Europe.....	**12** —
Outre-mer.....	**14** —

L'abonnement part de tout mois et se paie à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, de 768 pages, **10** fr. l'année, port en plus. — PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE. — *Reliure ¼ basane solide et soignée*, de 1858 à 1892, **3** fr.; à partir de 1893, **3** fr. **50** par volume.

AVIS IMPORTANT

Prière à nos abonnés de bien vouloir envoyer comme d'habitude le montant de leur abonnement en un *mandat-poste* à l'ordre de M. Paul LEYMARIE.

Pour l'étranger, il peut nous être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat-poste international, ou par l'intermédiaire des libraires. Les abonnements français (France et Colonies Françaises) sont considérés, conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous ont pas fait parvenir un ordre contraire.

TOUS LES ABONNEMENTS DE JOURNAUX ET REVUES SE PAIENT A L'AVANCE

AVIS TRÈS IMPORTANT

LA LIBRAIRIE SPIRITE fournit, *contre mandat-poste*, **tous les ouvrages** parus en librairie, à Paris, le port en sus (10 % de leur valeur pour la France et 20 % pour l'étranger. Recommandation : France **0.10**, Etranger, **0.25** par colis.

Envoi du catalogue contre **15** *centimes en Timbres-Poste* **français.**

Toutes les correspondances, *mandats-poste*, quel qu'en soit l'objet, doivent être adressés **à M. P. LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques, PARIS. — **Téléphone 819-53.**

60e ANNÉE — AOUT 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P. G. LEYMARIE

DIRECTEUR GÉRANT
DEPUIS 1901
PAUL LEYMARIE FILS

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ — PAS DE SALUT

La Religion de l'Evolutionnisme

DEUXIÈME PARTIE

L'HOMME DANS L'UNIVERS

La vérité est simple,
L'homme est peu de chose.

CHAPITRE VII

L'évolution du « moi »

Les physiciens et les philosophes devant les origines de la personnalité. — La différenciation des individus dans l'ordre intellectuel et moral. — L'explication occidentale, la sagesse antique et la pensée moderne. — La métempsycose et l'ascension continue de la personnalité.

La théorie de préexistence et de l'évolution continue de la personnalité dans la

philosophie grecque. — Ses traces dans l'Église primitive. — Mystiques et hérétiques. — Les écoles panthéistes. — Gœthe. — Les penseurs modernes : Tiberghien, Bergson, Eucken. — L'effort à faire. — La nécessité logique et l'harmonie pratique de l'ascension individuelle indéfinie.

Arguments accessoires. — Équivalence de probabilité du matérialisme et du surnaturalisme. — Supériorité de l'évolutionnisme. — La nécessité scientifique de la persistance de la personnalité et de sa préexistence. — Constatations générales et individuelles.

Les preuves positives de la survivance. — Le spiritisme devant la réflexion philosophique, l'expérimentation et l'histoire. — Son ambition et son utilité réelle.

Le cycle de l'évolution individuelle. — Le point de départ et le point d'arrivée de l'homme. — Le cadre de l'évolution. — L'ascension imprescriptible. — La sanction de la loi évolutive : la souffrance. — Évolutionnisme et boudhisme. — L'effort individuel.

Il est étrange de constater que l'esprit de recherche, si éveillé dans tous les domaines de la science, si attentif à colliger toutes les indications, si soucieux de remonter à des causes déterminantes précises, se soit borné jusqu'ici à des généralités pour l'ascendance de la personnalité humaine et n'ait pas serré de plus près la genèse de l'individu concret. Les physiologues et les physiciens ont ici une excuse : la recherche de l'ascendance individuelle doit être poursuivie par delà le domaine de leurs observations spéciales. Il y a même une vraie grandeur chez un Johannes Muller, proclamant dès l'aurore de la grande science biologique : « Les corps organiques sont périssables. Tandis que la vie se maintient d'individu à individu avec un semblant d'immortalité, les individus eux-mêmes périssent. » Il appartenait à d'autres de rectifier l'équivoque de cette profession de foi. — L'attitude des philosophes, par contre, s'explique moins en présence surtout de la refonte merveilleuse de l'histoire de la philosophie, de la réhabilitation éclatante des envolées ésotériques de la pensée grecque qu'étouffèrent les dogmatismes orthodoxes, et de la transposition radicale du problème psychologique essentiel par l'irrésistible poussée évolutionniste. Il importe de ramener la réflexion sur les origines possibles de la personnalité individuelle. C'est la détermination de celles-ci, qui seule peut nous conduire à une conception vraiment philosophique des conditions de son évolution, c'est-à-dire à la position rationnelle du problème de la destinée. — A son tour cette détermination des origines ne peut pas jaillir de raisonnements *à priori* : elle doit procéder exclusivement des données de l'observation.

Quelques redites ici s'imposent.

Si nous examinons de près l'évolution intellectuelle et morale des races, des nations, des classes et des individus qui composent l'humanité, nous

constatons immédiatement que celle-ci offre une analogie frappante avec l'évolution physique à travers les règnes de la nature. Dans celle-ci nous voyons coexister les êtres embryonnaires et les êtres les plus complexes, les formes tout à fait inférieures et les formes qui sont à nos yeux les plus parfaites. A tous les degrés du monde, accessible à nos sens, la gestation évolutive nous montre encore une polyphonie de nuances et une variété de détails infinies.

La différenciation dans l'ordre psychique n'est pas moindre. Quelle distance n'y a-t-il pas, au point de vue intellectuel et éthique, entre les sommets de l'humanité pensante et la brute, soit qu'elle croupisse dans la fange de nos grandes villes ou dans l'ignorance fruste de certaines campagnes, soit qu'elle vive dans les forêts vierges ou dans les savanes de continents lointains? Combien grande n'est pas la différence des dons, des facultés, de l'acquis intellectuel entre individus d'une même caste, d'un même groupe, d'une même famille? — Le même tableau aux nuances d'une dégradation infinie, aux tons souvent heurtés et contradictoires, reparaît si nous descendons à la considération des diverses facultés de l'individu isolé. Rien n'est équilibré parfaitement, rien n'est exactement du même niveau, pas plus dans les natures d'élite que dans les individualités vulgaires. Les différences d'évolution d'une faculté à l'autre sont quelquefois déroutantes pour l'observation et nous voyons les expressions les plus hautes du sentiment et de l'intellectualité voisiner avec les défaillances les plus profondes. L'homme de génie présente souvent des lacunes étranges, tandis que l'individu fruste a parfois des intuitions profondes. — Au point de vue moral la différentiation n'est ni moins grande ni moins apparente. D'un individu à l'autre, au sein du même individu fréquemment, les gradations et les nuances du clavier des sensations et des réactions morales vont de la délicatesse et de la sensitivité les plus raffinées jusqu'à la brutalité animale et l'atonie stolide.

Or, cette personnalité si polymorphe, cette individualité si tranchée à tant de degrés d'évolution différents, ce n'est pas l'ambiance, ce n'est pas l'éducation ni l'instruction qui la créent. Elles peuvent l'orienter, la développer, la contrarier : mais son acquis fondamental leur est antérieur. La psyché humaine avec ses qualités et ses vices essentiels surgit tout entière, d'un jet, à ce qu'il est convenu d'appeler la naissance.

D'où vient-elle ?

La mentalité occidentale ne connaît que deux réponses à cette question : Dieu, dit le croyant ; le hasard, affirment le matérialiste et le phénoménaliste depuis La Mettrie jusqu'à Mach. Or, l'une et l'autre sont radicalement inadmissibles pour ceux qui se sont convaincus à la fois de l'incohérence religieuse, qui superpose un ordre surnaturel à l'ordre naturel des choses, et du vide des théories qui nient une causalité immanente au sein du cosmos.

Faut-il donc désespérer d'une solution satisfaisante ? Non pas. Et voici que se produit une convergence frappante entre la sagesse la plus haute de l'antiquité et les tendances les plus audacieuses de la pensée moderne. La première a reconnu clairement, tout en donnant à ses intuitions des aspects multiples, que l'harmonie des choses n'était possible à construire ni dans le cadre de l'existence actuelle, ni par le simple prolongement de celle-ci dans l'Au Delà. Aussi est-elle descendue dans le passé. L'évolutionnisme intégral ne peut que suivre la voie ainsi ouverte. *Arrivé devant le fait de la personnalité humaine, il doit voir en elle une résultante et considérer le degré d'avancement intellectuel et moral de l'individu comme l'effet d'une évolution individuelle antérieure.*

Il importe évidemment de dégager de cette conclusion des basses concrétisations de la métempsycose. Il serait aussi injuste de l'apprécier au point de vue des naïvetés, dont l'entourèrent quelquefois des intellectualités rudimentaires, qu'il serait injuste de juger de l'idée chrétienne des destinées humaines au point de vue des matérialisations brutales du Moyen Age et des interprétations grotesques d'un Breughel d'Enfer ou d'un Jérôme Bosch. Elle ne peut pas davantage être envisagée dans la mesquinerie des souvenirs personnels, comme nous l'avons vu plus haut : il faut l'envisager au point de vue d'une ascension continue de l'essence de la personnalité, ascension supérieure aux contingences matérielles. *La théorie de la préexistence de la personnalité devient ainsi la théorie du perfectionnement de la psyché individuelle à travers des existences successives.* — Mais même après cette épuration, elle reste encore tellement contraire à toute notre mentalité atavique et à toutes nos idées traditionnelles, qu'il n'est pas inutile de faire appel à l'argument d'autorité et de montrer que partout et toujours la pensée humaine dans son vol le plus élevé finissait par s'y heurter.

La doctrine de la préexistence de l'individualité et de son ascension continue, commune à toute la sagesse de l'Orient mystérieux, a tenu sous l'empire de sa séduction les penseurs les plus élevés de la Grèce. Phérécyde et Pythagore l'adoptèrent explicitement et Platon en a fait en réalité la base de la morale naturelle la plus haute. Après une prédominance passagère de la dialectique d'Aristote, qui n'exclut cependant pas l'évolution psychique de l'homme, Plotin, le noble adversaire philosophique du christianisme naissant, reconnu aujourd'hui comme l'égal du Stagyrite et du Maître de l'Académie, devait la faire prédominer à nouveau dans la pensée hellénique. Ses « Ennéades » en constituent l'apologie la plus complète (1).

(1) Quelque logique, quelque précise qu'apparaisse encore aujourd'hui l'essence de la doctrine de Plotin, il était inévitable qu'elle ne reflétât dans ses détails une partie des opinions courantes de son époque. Certaines de ses opinions doivent paraître bizarres et enfantines

La réincarnation a impressionné jusqu'à la mentalité hébraïque, ce qui est d'autant plus intéressant que cette mentalité s'inquiétait peu de l'Au-Delà. Jésus est soupçonné tantôt d'être Jean, tantôt Elie ou Jérémie.

Il s'en faut que la doctrine de l'évolution de l'âme ait été ignorée du monde chrétien. L'impérialisme romain et l'impérialisme byzantin, perpétués dans les Églises d'Occident et d'Orient, ont réussi à empêcher sa profession et sa discussion ouvertes. Mais il n'est pas difficile d'en retrouver des traces quelquefois singulièrement précises chez les protagonistes les plus illustres de l'idée chrétienne depuis Origène (1), Tertullien et saint Augustin, fortement impressionnés par le néo-platonisme, jusqu'aux nominalistes et aux mystiques du moyen âge, adversaires du rationalisme pseudo-réaliste de la scolastique. Si les grands mystiques n'avaient été arrêtés devant la barrière, infranchissable à leur époque, que dressait le respect de la lettre des Ecritures et de la Tradition, ils allaient tout droit à la conception évolutionniste intégrale. Celle-ci forme en effet le couronnement logique de leurs efforts de vivre en eux-mêmes et de déterminer philosophiquement l'immanence de l'infini dans le fini. Le dogmatisme ecclésiastique eut d'ailleurs toujours la sensation très nette que les tendances d'un Erigène, d'un Duns Scot, d'un Occam en Angleterre et en France, d'un Eckart, d'un Tauler' d'un Suso, d'un Ruysbroeck l'Admirable dans l'Empire, convergeaient vers une conception cosmique radicalement opposée à la sienne. Ni la piété la plus exemplaire, ni la robe de bure de saint François ou la robe blanche de saint Dominique n'ont mis les adeptes du mysticisme à l'abri des suspicions et des mesures de rigueur. Plus tard Wittenberg ne se montrait guère moins intolérant que Rome : il suffit de citer Jakob Boehme.

Quant aux hérétiques, ils sont parfois nettement réincarnationnistes. Les Carpocratiens et une partie au moins des Cathares professaient que l'enfer

à nos cerveaux modernes. Il n'y a pas lieu de faire porter le poids de la discussion sur ces vermes que les systèmes des Pères de l'Eglise se montrent également. Ainsi dans la discussion que souleva la résurrection des corps, nous voyons saint Augustin et plus tard les scolastiques en désaccord, le premier avec la majorité des pères grecs, les autres avec Duns Scot, sur le point de savoir si les corps des ressuscités auront un sexe et les fonctions de celui-ci. Saint Hilaire et saint Augustin se disputent au sujet de la mesure et de l'âge qu'auront les ressuscités : la question des enfants est ici particulièrement pittoresque. Citons les débats entre saint Augustin et ses adversaires au sujet des organes digestifs, des dents et des intestins qu'auront les hommes quand la trompette du jugement dernier leur aura restitué leur enveloppe visible. — Ces aberrations démontrent simplement qu'il n'est donné à personne de se dégager entièrement de la hantise de l'intellectualité ambiante.

(1) Ce qui fait combattre la réincarnation par Origène, dans ses commentaires sur saint Jean, c'est qu'il estime que « celui qui admet la transcorporation doit nécessairement considérer le cosmos comme indestructible ». Ailleurs il dit que la réincarnation empêche la fin du monde, vu qu'il faut un temps infini pour être libéré de ses péchés ce qui est contraire aux Ecritures. — Ne pas oublier que pour le grand apologète l'étroite image dogmatique du monde visible se circonscrivait encore par la théorie du millenium.

n'est autre chose que la vie présente, dans laquelle sont expiés les péchés d'une vie antérieure.

Tout près de nous Schelling et toute la brillante pléiade des philosophes panthéistes sont, à des titres divers, les héritiers directs des mystiques du moyen âge. Ils se rapprochent comme eux de la théorie de l'évolution continue de la psyché humaine. Herder va nettement jusqu'au réincarnationnisme, qui trouvait des adeptes fervents et plus encore des sympathies confuses dans la société qui précéda la grande révolution et surtout dans celle qui la suivit immédiatement. On est même autorisé à croire que jamais les dogmatismes traditionnels n'auraient réussi à s'imposer à nouveau à l'intellectualité européenne si les forces coalisées de la réaction, — la « Sainte-Alliance » en Allemagne, en Autriche et en Russie, la restauration en France, dans la péninsule italienne et en Espagne, — n'avaient pesé de tout le poids de leur puissance matérielle sur les tendances libérales en politique, en philosophie et en religion.

Négligeant les figures énigmatiques de Cagliostro et de Swedenborg, qui intriguèrent si fortement les intellectualités inquiètes de la fin du XVIII^e^ siècle, on peut revendiquer pour la doctrine évolutionniste le plus grand penseur parmi les poètes, celui qui dépasse en profondeur Shakespeare le « thousand souled », et dont le regard d'aigle semble avoir sondé tous les mystères qu'il est donné à l'intelligence humaine d'entrevoir. Gœthe l'Olympien a proclamé l'ascension continue de la psyché individuelle à travers le renouvellement des morts et des naissances avec toute la clarté que toléraient son époque et sa situation. On connaît les vers fameux : « Si tu n'a pas compris cette seule vérité qu'il faut mourir pour devenir, tu n'es qu'un hôte misérable sur cette terre obscure.» Il est possible, dit encore Lily Braun, que Gœthe ait prononcé sur son lit de mort les fameuses paroles : « Plus de lumière. » Mais ce qui est certain d'après ceux qui assistèrent à son agonie, c'est que ses dernières paroles furent : « Maintenant vient le passage vers des évolutions supérieures (1). » — Ces tendances pénètrent à tel point l'œuvre de Gœthe qu'il n'est même pas possible d'apprécier toute son élévation poétique et éthique du moment que l'on refuse de l'envisager au point de vue de la doctrine impliquant ou proclamant l'évolution individuelle dans l'évolution générale. La seconde partie de son Faust devient incontestablement plus claire si on tient compte du double fait que voici. D'abord Gœthe, occultiste et théosophe, ne considère ni le temps ni l'espace comme des réalités : tout est actuel, tout est présent pour l'intelligence transcendante. Ensuite la grande loi, la seule, est la loi de l'effort illimité et personnel. Faust, après avoir brisé définitivement les chaînes conventionnelles, « vivra » le monde

(1) *Im Schatten der Titanen*, p. 93.

à tous les points de vue : il demandera à toutes les époques de l'histoire leurs jouissances les plus hautes et, sous l'entassement des apparences décevantes, cherchera à saisir la réalité profonde, la valeur durable de ce qui est et de ce qui fut. Cet effort, suivant la conception dogmatique, doit le perdre, suivant la conception évolutionniste il doit le sauver (1).

Citons encore Bilderdijk, le génie le plus puissant de la poésie néerlandaise, qui chante dans son « Waarachtig Goed », la grandeur de la doctrine du Bouddha : « La vie ne commence, ni périt, ni se perd. Il n'y a ni passé, ni futur, ni demain, ni hier. Notre vraie existence secoue le tissu matériel pour en revêtir un autre, comme l'habit usé dont nous ceignons notre corps (2). »

Plus près de nous encore, nous voyons le simple concept de causalité conduire le philosophe spiritualiste non inféodé à un dogmatisme despotique, jusqu'au seuil de la doctrine de la préexistence et jusqu'à la reconnaissance de sa valeur. C'est ainsi que G. Tiberghien, le regretté professeur de psychologie de l'Université Libre de Bruxelles, dit : « N'oublions pas que la causalité de l'esprit s'est manifestée dès la première enfance sans que nous en ayons gardé le souvenir. Demandons nous-même si l'âme n'a pas vécu avant d'apparaître sur terre et si elle n'a pas apporté en ce monde des connaissances suprasensibles, acquises par son activité dans une vie précédente selon la doctrine de Platon et d'Origène. Cette doctrine n'est qu'une hypothèse, il est vrai, dans la psychologie expérimentale, mais il faut en tenir compte (2). »

Ce que la psychologie bourgeoise mais solide d'un Tiberghien indiquait avec timidité il y a cinquante ans déjà comme une hypothèse respectable, la somptueuse métaphysique moderne de Bergson l'affirme catégoriquement comme un fait évident : « Que sommes-nous, qu'est-ce que notre caractère,

(1) L'influence des doctrines, qu'on appelle aujourd'hui théosophiques, est visible chez Gœthe jusque dans leurs détails. Une des faiblesses des grands enseignements qui se révélaient à son époque aux initiés, était d'admettre que l'évolution pouvait être arrêtée par l'inertie. En ce cas, l'individu retourne au néant par disassociation de ses éléments. C'est ainsi que dans la seconde partie de *Faust*, fin du troisième acte et de l'épisode d'Hélène, la chorège dit :

« Wer keinen Namen sich erwarb, noch Edles will,
« Gehœrt den Elementen an : »

(Celui qui ne s'est point acquis de nom et ne veut pas ce qui est noble, appartient aux éléments.)

(2) « Het leven vangt niet aan, vergaat of wordt verloren.
« Geen « was », geen « zal » heeft plaats, geen namaals of te voren,
« Als 't afgesleten kleed, dat we om 't lichaam gorden,
« Schudt dit ons waar bestaan
« Zijn stoffelijk weefsel af en doet een ander aan. »

Voir aussi le « Geestenwaereld ».

(2) *La Science de l'Ame*. Bruxelles, 1868, p. 311.

sinon la condensation de l'histoire que nous avons vécue depuis notre naissance, avant même, puisque nous apportons avec nous des dispositions prénatales ? Sans doute nous ne pensons qu'avec une petite partie de notre passé, mais c'est avec notre passé tout entier, y compris notre courbure d'âme originelle, que nous désirons, voulons, agissons. Notre passé se manifeste donc intégralement à nous par sa poussée et sous forme de tendance, quoiqu'une faible part seulement en devienne représentation (1). »

Même les philosophes classiques de l'Allemagne moderne, qui espèrent toujours concilier l'évolutionnisme avec les bases de la tradition chrétienne, sont obligés de rendre hommage à l'impérieuse logique de la théorie qui soutient l'évolution de l'individu à travers une série d'existences ascendantes. Cette théorie ils ne l'adoptent pas bien entendu, mais ils n'entreprennent pas davantage de la réfuter. Voici à ce sujet une page caractéristique d'Eucken dans laquelle le maître de Jéna se place plus particulièrement au point de vue de la nécessité d'une justice cosmique : « L'exigence d'une justice distributive n'est en aucune façon l'unique produit d'une mentalité mesquine qui demande une récompense pour le bien et un châtiment pour le mal, ni d'un calcul envieux qui veille anxieusement que l'on ne reçoive pas trop peu pour soi-même et que les autres ne reçoivent pas trop. On peut détacher cette idée de la petitesse humaine et la développer comme l'exigence que la loi de l'idée domine et pénètre le monde comme ordre moral. C'est cela que demandait Platon, c'est cela que demandait Kant... Au début on espérait trouver la compensation adéquate déjà dans le courant de la vie d'un chacun. Quant l'expérience démentit cet espoir, on mit en ligne de compte le sort des descendants et l'on voulut trouver une justice dans les destinées de toute une race. Mais pareil enchaînement faisait surgir de nouveaux problèmes sans donner la solution pleine des problèmes anciens. Alors la pensée, à laquelle la crainte et l'espérance donnèrent des ailes, franchit audacieusement les bornes de cette vie pour chercher dans une existence future la justice désirée. La plupart des peuples se contentèrent d'un élargissement unique et trouvèrent une solution satisfaisante dans l'idée d'un jugement des morts Mais d'autres, dont la pensée ne se portait pas seulement en avant mais également en arrière et s'élançait par-dessus les mondes avec une fantaisie sans limites, allèrent plus loin encore. Ils considérèrent la vie présente comme un anneau unique dans une chaîne illimitée. La doctrine indienne de la migration des âmes notamment le fait d'une façon presque vertigineuse. C'est ainsi que la doctrine de l'inévitable sanction de nos actions forme le pivot de toutes les convictions religieuses chez les Indous. Rien n'appartient en propre à l'homme, si ce n'est ses actions. A travers les vies

(1) *L'Evolution Créatrice*, pp. 5 et 6.

et les morts, à travers les réincarnations et les transformations, les conséquences de ces actes reviennent sur lui en bien comme en mal. Il n'y a ni issue ou déviation, ni oubli ou disparition. Jamais l'imagination humaine ne s'est donné cours d'une façon plus grandiose que dans la conception audacieuse et dans la représentation concrète de pareils tableaux de l'univers. Mais ceux-ci n'ont de force convaincante que pour celui qui a la foi... Pour celui qui n'est pas encore en possession de la foi et qui en est encore à la chercher, ils représentent de simples possibilités (1). »

L'on ne peut vraiment pas demander davantage au représentant le plus autorisé et le plus en vue du protestantisme libéral. L'hommage rendu à la théorie de l'évolution de la personnalité ne pourrait être plus complet. En effet, du moment que l'on reconnaît qu'un système religieux ou une conception cosmique constitue une « possibilité », tous les autres systèmes et toutes les autres conceptions descendent à leur tour au rang de simples possibilités. Dès lors surgit le devoir élémentaire de les examiner tous au même titre et de scruter froidement leurs obscurités, leurs lacunes et leurs contradictions apparentes ou réelles. C'est l'adaptation la plus intime et la plus complète aux problèmes cosmiques qui doit décider de la supériorité et de l'admissibilité d'une théorie. La « foi » n'a rien à voir ici : elle se réduit essentiellement dans le cas présent à des propensions sentimentales dues à l'atavisme et celles-ci nous égarent plus souvent dans le dédale des partis pris qu'elles ne nous entraînent à la poursuite réfléchie et féconde d'intuitions vraiment grandes et belles.

Nous pouvons nous arrêter à cet aveu de l'illustre professeur de Jéna, quoique la littérature philosophique moderne, les écrits des pragmatistes contemporains surtout, offrent une moisson illimitée de considérations qui nous montrent l'action profonde de la doctrine de l'évolution individuelle chez les représentants les plus élevés et les plus purs de la pensée humaine. Si cette action ne s'est pas encore étendue aux masses, si même aux niveaux supérieurs de l'intellectualité elle demeure fragmentaire et se manifeste parfois en efflorescences étranges, il faut en rendre responsable l'influence des idées reçues et des convictions faites sur d'autres terrains que celui de la réflexion philosophique sereine. Cette influence, que nous rencontrons à chaque pas, mérite ici une considération spéciale.

Comme nous ne sommes pas jusqu'ici en présence de faits d'observation décisifs de la valeur générale — il est douteux d'ailleurs que nous le soyons jamais — l'argument philosophique, quelque formel qu'il soit, est impuissant à entraîner l'adhésion immédiate. Le processus de la conviction est lent:

(1) *Der Wahrheitsgehalt der Religion.* Leipzig, Veit et Cie, 1905, p. 242 et 243.

ainsi le veut l'infériorité de nos facultés intellectuelles. Celles-ci sont trop passives encore et trop limitées pour percevoir d'emblée et dans leur juste lumière la logique d'idées qui s'éloignent fortement des impressions acquises et des opinions assimilées de longue date. Plus une conviction est invétérée, plus elle a pénétré nos habitudes de penser, et plus long sera l'effort de la réflexion pour la changer, plus longue et plus laborieuse sera l'incubation de la pensée nouvelle. Nous devons donc prier le lecteur, quel qu'il soit, de méditer. L'effort de la méditation ne sera pas le même pour tous. Son intensité dépendra de la force des convictions acquises. Les considérations principales sur lesquelles cet effort devra porter sont désormais peu nombreuses et claires. Elles se résument à la nécessité logique et à l'harmonie pratique de la théorie de l'évolution continue de la personnalité.

Au premier point de vue il est évident que nous n'avons pas le choix. Nous sommes engagés dans une impasse sans issue possible du moment que nous devons renoncer aux perspectives ouvertes par la théorie de l'ascension continue de l'individualité humaine. Il est impossible de retourner au matérialisme, de nier l'existence du « moi » et d'abandonner la conception évolutive de l'univers en faisant de celui-ci un chaos absurde autant qu'inhabitable. Il est impossible également de retourner au dogmatisme dualiste et de substituer à la solution normale du problème l'explication commode mais brutale et contradictoire d'une intervention divine directe, c'est-à-dire la négation de tout droit immanent de l'homme, de toute justice et, en dernière analyse, de toute science. Il ne peut être question, ni d'isoler le « moi » dans l'univers en lui refusant un passé et un avenir, ni de lui accorder simplement un prolongement dans l'avenir. Dès lors, la loi cosmique tout entière, les constatations des sciences naturelles, les observations de la psychologie et toutes les règles du raisonnement scientifique nous obligent de faire rentrer la personnalité humaine dans le cycle évolutif, de l'équilibrer entièrement dans l'ascension indéfinie des êtres et de considérer son idiosyncrasie d'aujourd'hui comme le résultat d'hier et comme la préparation de demain.

Au second point de vue nous n'avons pas à redouter, en faisant ce pas décisif, de nous heurter aux antinomies et aux absurdités intégrales auxquelles aboutissent le matérialisme et le dualisme. Sans doute des objections surgiront, dont quelques-unes assez graves en apparence : nous aurons à les rencontrer plus loin. Mais ce ne sont que des objections de détail, des difficultés de concordance accessoires, et non des contradictions radicalement insolubles. Dans l'ensemble il n'est pas nécessaire que l'effort de méditation soit bien grand pour que l'on s'aperçoive immédiatement combien la théorie du développement de la psyché individuelle à travers des existences successives et ascendantes peut s'adapter à la constatation objective de la différentiation existant entre les hommes. La théorie des réactions normales

et des sanctions adéquates, qu'elle implique, n'est pas moins adéquate à la logique et à l'harmonie concevables de l'évolution cosmique, ainsi qu'à l'idée essentielle d'une justice immanente et strictement équitable. En dernière analyse, alors que les deux conceptions philosophiques qui se partagent le monde occidental sont, à la fois inconciliables avec toute harmonie cosmique rationnelle et opposées aux sentiments les plus profonds de la conscience humaine, la doctrine affirmant le rôle créateur du principe de vie à travers les phases ascendantes du monde perceptible, doctrine dont la théorie de l'évolution individuelle constitue l'épanouissement, reste la seule qui jette un éclair de raison lumineuse à travers la complexité et l'incohérence apparente du monde.

Ces considérations de principe peuvent être examinées sous des aspects bien divers : leur force de persuasion n'y fera que gagner. Ainsi le matérialisme se réfugie quelquefois dans l'affirmation qu'il y a égalité de probabilités pour la thèse qui considère la personnalité comme liée au corps et à l'existence présente et pour la thèse qui envisage la personnalité comme supérieure à ses conditions d'existence actuelles et comme devant lui survivre dans son entité propre. Cette égalité de probabilités existe si l'on n'envisage que les théories matérialistes et les théories supernaturalistes, et c'est pourquoi jamais la lutte entre elles ne pourra se terminer par le triomphe définitif des unes ou des autres. En effet, au point de vue strictement rationnel, il est équivalent de proclamer que l'homme est un produit du hasard ou d'affirmer que sa création est due à l'acte arbitraire d'un dieu personnel. Au point de vue moral, faire disparaître l'individu humain après une vie toute d'aventure et sans sanction aucune à ses actes est également équivalent à le faire juger par un arrêt absolu et pour l'éternité sur la base d'actes matériels d'une valeur, d'une durée et d'une autonomie infimes. Mais cette équivalence de probabilités et d'absurdités, qui existe dans l'apport des écoles matérialistes et des religions occidentales à la solution du mystère cosmique, cesse dès que surgit la théorie évolutionniste.

La raison et l'observation ne découvrent nulle part ni l'action du hasard ni celle de l'arbitraire divin. Elles s'insurgent à la fois contre l'idée d'une création de toutes pièces et contre celle d'un anéantissement possible de la personnalité. Seul l'évolutionnisme les satisfait en les orientant vers la recherche des prolongements normaux de la personnalité dans l'Au-Delà et vers l'analyse de ses racines dans l'En-Deçà de la vie actuelle.

Ici reparaît une fois de plus le caractère antiscientifique de la pétition de principe matérialiste, qui veut que la personnalité s'évanouisse définitivement en même temps que cessent les fonctions organiques du corps. En ce qui concerne la continuité de la personnalité par-delà la mort, toutes les

lois physiques nous forcent par analogie à conclure que la cessation des manifestations perceptibles d'une force, qu'il est impossible d'identifier avec ses organes matériels, ne peut pas impliquer la cessation d'existence de celle-ci. La personnalité, que la disassociation de ses moyens de manifestation soustrait à nos moyens très limités de contrôle, doit donc reparaître ailleurs. Ses conditions d'existence seront autres, mais son caractère fondamental, qui est l'individuation, ne peut pas s'évanouir dans le néant. C'est dire que la survivance de la personnalité est acquise, dès que la démonstration de son existence indépendante comme entité irréductible à ses manifestations est faite. L'argument est sans doute bien simple, mais il jaillit de l'essence même du raisonnement scientifique général. Au point de vue de la logique il est péremptoire et suffisant.

En ce qui concerne la préexistence de la personnalité nous sommes en droit d'exiger davantage. L'argument logique général, qui est le même que pour la survivance, doit se renforcer des constatations positives auxquelles donne lieu l'analyse de notre personnalité. Or, tel est le cas : l'argument d'observation existe.

Aucune observation n'est plus facile ni plus concluante que celle qui nous montre la personnalité psychique comme le produit d'une évolution. Elle contient, en effet, virtuellement toutes les connaissances et toutes les aptitudes inférieures à son niveau actuel, tout comme l'élément animal de l'homme synthétise les règnes de la nature. Le développement et les manifestations des facultés, pour lesquelles l'usage a consacré l'expression de « facultés innées », offre, comme aisance et promptitude, une analogie frappante avec le réveil de connaissances apprises jadis mais oblitérées dans le cours ultérieur de la vie. Autant il est difficile de faire pénétrer les notions intellectuelles ou morales dans des cerveaux inférieurs, autant il est facile de les communiquer à ceux qui sont au sommet de l'évolution. Plus l'esprit est élevé, moins il lui faut de longs préceptes. On peut même dire qu'au sens propre du mot l'enseignement du professeur ne lui apprend rien : il le guide, il réveille d'anciens souvenirs, il l'aide à préciser l'acquis antérieur.

A ce fait général s'ajoutent pour un chacun certaines constatations particulières, qui ne sont à la vérité que de simples indications sans valeur probante générale, mais dont l'intérêt individuel, pour peu qu'on veuille leur prêter attention, est fréquemment intense. Nous voulons parler des intuitions brusques et des rappels parfois très vifs et très nets, dont il est impossible de localiser les origines dans l'existence actuelle.

Une dernière question se pose ici. Y a-t-il des preuves positives de la survivance, consistant dans des manifestations sensibles d'entités dites immatérielles ou « désincarnées », comme l'affirment à peu près toutes les religions, l'occultisme historique et l'empirisme spirite moderne.

Il y a fort peu de temps le seul fait de soulever cette question eût suffi à exciter les railleries. Mais la science a dû faire du chemin depuis l'époque où un Billroth s'opposait à la création d'une chaire de psychiâtrie à Vienne. Si certains milieux scientifiques continuent de refuser avec énergie d'admettre, même à titre d'hypothèse, la possibilité de manifestations physiques ou intellectuelles d'êtres qui se trouvent en dehors du monde visible, par contre l'on a dû se rendre à la conviction que les problèmes psychiques demandent d'être pris de plus haut et de plus loin que ne l'ont fait jusqu'ici les laboratoires. La discussion des faits d'expérimentation isolés sort du cadre de cet ouvrage : elle fera peut-être l'objet d'une étude ultérieure. Mais en attendant il n'est pas sans intérêt de préciser quelque peu, la nature du débat au triple point de vue de la théorie philosophique, de la science expérimentale et des faits de l'histoire.

Au point de vue théorique général, on doit reconnaître que la conception intégrale de l'évolution cosmique n'exclut ni l'existence d'entités intelligentes se trouvant dans d'autres conditions physiques que l'humanité visible, ni la possibilité de communications entre celle-ci et celles-là : au contraire. En ouvrant aux forces immanentes de l'univers un champ d'action qui dépasse vertigineusement le relativisme de nos connaissances et de nos facultés, puis en reliant ces forces dans un vaste courant ascensionnel essentiellement unique sans cloisons étanches ni étapes absolues, l'évolutionnisme nous impose directement l'idée qu'il existe par delà et autour de l'humanité une ambiance qui, sans lui être accessible *de plano*, ne peut cependant pas lui être fermée hermétiquement. — L'observation de la nature visible de son côté rend très plausible l'existence de communications aux points de contact : ces communications en effet existent aux confins de tous les règnes de celle-ci, à tel point qu'il est difficile de tracer une ligne de démarcation nette entre ce que l'on appelle la matière inerte et la vie végétative, entre la plante et l'animal, entre l'animal et l'homme. D'autre part la diversité incontestable de ces règnes et les conditions générales de l'évolution, impliquent que des communications quelque peu précises doivent rester sporadiques et exceptionnelles. En d'autres termes, la conquête progressive du monde qu'il nous faut faire en vertu de la théorie de l'évolution ne souffre pas de barrières absolues entre les sphères supérieures et nous, mais il nous est interdit d'exiger que les manifestations éventuelles de l'Au-Delà soient évidentes et indiscutables pour tout le monde. Ce serait vouloir une fois de plus précipiter et annihiler l'évolution.

Le vague et l'obscurité doivent rester non seulement, en ce qui concerne les abîmes de l'inconnu, mais encore en ce qui concerne la signification précise des faits qui se produisent dans ce que les Anglais appellent si pittoresquement le « borderland ». Dans ce domaine, comme ailleurs, l'étendue de la compréhension et la sérénité de la conviction dépendront forcément de l'évolution subjective. Tant que celle-ci restera heurtée, incomplète et fragmentaire, les communications peuvent se produire et les constatations se faire. Mais les interprétations de celles-ci glisseront fatalement vers des erreurs grossières et caricaturales. — C'est dire que l'ambition de certains spirites d'ériger dans l'inconnu un système scientifique définitif et de régénérer le monde par une révélation claire des conditions d'existence de l'Au-Delà, apparaît comme une illusion nécessairement décevante. Elle oublie que la solution du problème de la destinée est en nous, non pas en dehors de nous. C'est l'effort personnel qui doit la conquérir : nous comprendrons en proportion du niveau que cet effort nous aura fait atteindre. — Néanmoins cette ambition n'est pas inutile : son principal mérite est de faire ressortir combien il est vain de vouloir enfermer les observations de la science dans les cycles traditionnels (1). L'utilité vraie du spiritisme consiste à appeler l'attention sur le mystère d'une façon accessible à toutes les intelligences et à substituer des conceptions psychologiques et éthiques plus logiques, dans une forme concrète et positive, aux enseignements définitivement controuvés des dogmatismes vétustes. Cette utilité doit faire oublier la crédulité trop souvent excessive de ses adeptes, les incohérences de certaines de ses doctrines et les inconvénients multiples de ses expérimentations.

Notons encore que seul un résidu des habitudes intellectuelles, imposées par les dogmatismes absolus, nous fait exiger du monde invisible des connaissances et une moralité transcendantes. Il est bien superficiel de reprocher aux expérimentations spirites leur confusion, leur bassesse fréquente

(1) Vu l'incompréhension si générale de cette vérité si simple, il convient d'appeler l'attention sur le numéro de novembre-décembre 1908 du *Bulletin de l'Institut Psychologique de France*, contenant le rapport sur les trois séries, la première de treize, la seconde de seize et la troisième de quatorze séances, données par Eusapia Palladino à l'Institut Général Psychologique même, sous le contrôle de savants comme d'Arsonval, Branly, Mme Curie, Bergson, Ballet, Youriévitch, etc., qui avaient eu recours à toutes les précautions dictées par la circonspection la plus méticuleuse. Observons toutefois que ce rapport aurait mieux répondu à la rigueur scientifique, qu'on doit exiger de documents de ce genre, s'il s'était borné à enregistrer les faits observés au cours des séances. La discussion du rapport, qui termine le numéro du *Bulletin*, eût certainement dû être retranchée. Les impressions subjectives des membres de l'Institut qui se sont fait jour et qui ne pouvaient pas ne pas être influencées par leur mentalité générale, tendent à déplacer l'importance des faits en diminuant la valeur du gros des constatations positives indiscutées et en exagérant par contre l'influence que pouvaient avoir sur quelques phénomènes isolés, très rares, des mouvements réflexes ou les fraudes légères, inconscientes peut-être, du médium.

et leur inutilité générale au point de vue de l'avancement des sciences positives. L'enrichissement des connaissances matérielles de l'humanité n'a d'intérêt qu'au point de vue des conditions physiques de la vie momentanée : l'Au-Delà, s'il est en mesure de se manifester, doit avoir des préoccupations bien différentes, sans compter qu'il n'y a pas à se substituer à nous pour l'effort scientifique à faire. — Il est évident encore que la personnalité humaine n'est pas transfigurée au lendemain de l'incident de la mort : son adaptation à son nouveau milieu doit s'opérer lentement et sans élévation brusque de son niveau intellectuel et moral. Enfin, il est logique que les communications — pour autant que celles-ci soient réelles — s'établissent avec les entités qui sont le plus près de nous et qui participent par conséquent le plus de nos faiblesses.

La question générale, soulevée par l'expérimentation spirite, demande d'ailleurs d'être prise de beaucoup plus haut. Historiquement le spiritisme n'est qu'une phase, nuancée suivant les conditions matérielles de notre civilisation d'aujourd'hui, du vaste mouvement occultiste qui est de tous les temps, de tous les pays et de toutes les étapes de civilisation. Ce mouvement on ne l'arrêtera jamais : il est aussi indestructible que le mystère des sensations et des appréhensions éternelles de l'humanité et il trouve une alimentation constante dans les faits inexpliqués, les éléments inconnus et les indications troublantes que nous offrent l'histoire et la vie quotidienne d'un chacun.

Ici encore l'évolution affirme ses droits souverains. Elle interdit à la fois à la science naturaliste d'éliminer le mystère, et aux apologétiques de l'accaparer et d'en faire le miracle, preuve de la véracité d'une foi quelconque (1). Elle étend et approfondit sa signification à mesure qu'elle détruit

(1) Gabriel Hanotaux, parlant des « voix » de Jeanne d'Arc, dit avec infiniment de raison : « Une explication quelconque est-elle possible ? Cette explication, est-il nécessaire « de la tenter ? La nature, la vie, le monde visible et invisible cachent à l'homme assez « de secrets pour qu'il se résigne à ignorer celui-là. Les défaillances, les insuffisances, « les impuissances trop notoires de la raison n'enseignent-elles pas la vanité de certaines « interprétations dites rationnelles ? » (*Jeanne d'Arc*, p. 120 et s.)

Il n'y a, dans le fait de la pucelle d'Orléans, ni suggestion ou hallucination, ni miracle dans le sens catholique du mot. Qu'il nous suffise de citer ici l' « Apologie de Socrate ». Si le plus illustre des moralistes ne s'est pas mêlé des affaires de la république, « c'est, « dit-il, je ne sais quoi de divin et de *daimonial* qui m'en a empêché. Ce phénomène ex- « traordinaire s'est manifesté en moi dès mon enfance : c'est une voix qui ne se fait en- « tendre que pour me détourner de ce que j'ai résolu, car jamais elle ne m'exhorte à rien « entreprendre. » — La condamnation prononcée, Socrate dit à ses juges :

« Cette inspiration prophétique qui n'a cessé de se faire entendre à moi dans tout le « cours de ma vie qui, *dans les moindres circonstances*, n'a jamais manqué de me détour- « ner de ce que j'allais faire de mal ; aujourd'hui qu'il arrive ce qu'on pourrait prendre « pour le plus grand des maux, cette voix divine a gardé le silence. Elle ne m'a arrêté ni « ce matin quand je suis sorti de ma maison, ni quand j'allais dire quelque chose. Cepen- « dant, dans beaucoup d'autres circonstances, elle est venue m'interrompre au milieu de

les concrétisations hâtives et renverse les barrières artificielles érigées dans l'indéfini du cosmos par des religiosités inférieures. On ne tardera pas à considérer comme l'une des faiblesses les plus regrettables de la science contemporaine l'attitude présomptueuse d'une partie de celle-ci, qui prend prétexte de quelques interprétations superficielles incomplètes et trompenses pour nier le rayonnement du mystère insondable dans nos pauvres constatations positives. Cette période de mépris et de suffisance tend à finir. Mais, comme dit Charles Richet, dans sa préface de la traduction française des *Phantasms of the Living* de Gurney, Myers et Podmore, « nous avons peur de ce qui est nouveau ; nous ne voulons pas être dérangés dans notre paresseuse quiétude par une révolution scientifique, qui troublerait les idées banales et les données officielles ». Il y aura donc encore à lutter.

***

Comme nous avons précisé plus haut le concept de l'évolution dans son sens général, il importe de préciser quelque peu le concept de l'évolution individuelle que nombre de ses partisans dénaturent à l'envi et de façon souvent étrange. Rendons-nous compte toutefois qu'en tâchant de déterminer les caractères principaux de l'évolution individuelle et de gagner une vue plus complète de ce qu'elle comporte, il ne s'agit plus guère d'observations et de faits : le rôle de la psychologie expérimentale cesse à peu près complètement au point où nous sommes arrivés et nous nous engageons sur le terrain des déductions. Le lecteur jugera par lui-même jusqu'à quel point il peut lui convenir de nous suivre. Nous devons faire observer encore que cette esquisse de l'ascension individuelle, intercalée à cette place dans un souci de clarté, préjuge de certains problèmes qui seront repris plus en détail, quand il s'agira d'examiner les objections contre notre conception de l'individualité humaine et d'établir les fondements de la morale évolutionniste.

Le point de départ de l'individu humain dans l'évolutionnisme, tel que cette étude le conçoit, est évidemment aux confins de l'animal. On doit admettre comme son signe distinctif la personnalité telle qu'elle a été précisée plus haut et dont les deux caractères sont l'intelligence et la volonté cons-

« mon discours, mais aujourd'hui elle ne s'est opposée à aucune de mes actions, à aucune « de mes paroles... C'est que ce qui m'arrive est un bien, selon toute vraisemblance ; et « nous nous trompons si nous pensons que la mort est un mal. » — Voir encore dans Xénophon le dialogue avec Euthydème. — Les faits sont identiques. Il serait audacieux, pour ne pas dire plus, de parler d'un miracle religieux dans le cas de Socrate ou de traiter d'hallucinés le plus sage des Grecs, ainsi que ses disciples, Platon et Xénophon.

ciente. Le « comment » de l'apparition de cette personnalité échappe à nos constatations : la genèse des individus spécifiquement humains plonge dans le mystère ontologique, tout comme l'origine des choses. Cette genèse toutefois doit être continue et déterminer le renouvellement constant des couches inférieures de l'humanité. Cette opinion est la seule qui soit en concordance avec la théorie d'une évolution sans arrêt. Elle est également la seule, du moment qu'on la complète par la théorie de l'ascension individuelle par delà de l'humanité, qui explique le tableau en apparence si incohérent du monde historique, la lenteur du progrès humain et les éclipses périodiques des grandes civilisations.

En admettant que l'homme, envisagé comme entité intellectuelle et morale, doit débuter à l'état embryonnaire, ses premiers pas dans la voie indéfinie du progrès doivent être dictés par les instincts, vestiges des règnes inférieurs : ce sont les préoccupations de défense, de conservation et de propagation de l'espèce qui prédominent. Ceux-ci exercent une influence déterminante sur toute son activité pratique, à des parcelles infimes près. — La ressemblance entre l'homme et l'animal se fait sentir ensuite beaucoup plus haut que notre orgueil ne se l'imagine communément. Kant déjà, pour ne pas parler des mystiques et des ascètes, l'avait reconnu. La hantise exclusive de la vie pratique et des préoccupations essentiellement matérielles et égoïstes ne se transfigure que lentement, fragmentairement et par étapes irrégulières. La conscience « vive » y prend une part beaucoup moindre que nous nous plaisons à le croire.

Le point d'arrivée de l'évolution et son but suprême, en d'autres termes la perfection concevable de l'humanité, doit être envisagée comme le dégagement absolu de la psyché supérieure, c'est-à-dire comme la domination sereine de l'animalité et des instincts qui lui sont propres. Ce dégagement entraîne l'affirmation complète des facultés intellectuelles. Celles-ci livreront à l'homme l'intuition des lois de l'univers, sinon dans le mystère de leur réalité profonde — cette intuition-là dépasse le niveau spécifique de l'humanité — du moins dans l'harmonie intégrale des aspects extérieurs et des relations des choses. — Le dégagement de la psyché supérieure comporte encore l'épuration souveraine de la volonté, et permettra à l'homme de réaliser pleinement, sans effort ni entrave, la loi de la solidarité intégrale des êtres. Tout se tient dans la perfection : l'absolue sagesse est inconcevable sans l'absolue moralité et les deux sont le corollaire de l'émancipation entière des besoins et des désirs inférieurs.

Quant au cadre dans lequel l'évolution s'effectue, écartons immédiatement une fantaisie séduisante pour certains esprits superficiels. La réluctance manifestée par l'esprit occidental contre la formule concrète du développement

de la psyché individuelle a incité certains auteurs, spirites pour la plupart, à lui chercher des atténuations. Pour la rendre plus acceptable, ils ont placé dans d'autres planètes tout ou partie des existences antérieures et postérieures de l'individu humain. Cette théorie est non seulement gratuite et inutile ; elle est directement contraire à la conception logique de la loi d'évolution. Le perfectionnement de l'être, dans un cadre et dans une étape d'évolution donnés, semble devoir se faire dans la même ambiance : en d'autres termes, c'est dans l'humanité que l'homme semble devoir évoluer au cours d'existences successives et cela jusqu'à ce qu'il atteigne la perfection. La mort prend ainsi une ressemblance frappante avec le sommeil : spontanément surgit l'hypothèse qu'il n'est qu'une période de repos, relatif et variable suivant les individus et leur acquis, entre deux étapes d'activité.

Une erreur logique, plus grave que ces imaginations sidérales, consiste à perdre de vue le caractère imprescriptible de la loi d'évolution en admettant que l'évolution humaine peut se faire dans le sens de la régression comme dans le sens de l'avancement et aboutir à une catastrophe définitive comme à la perfection. Cette erreur est partagée par la majorité des écoles anciennes, pour autant que leur doctrine soit claire. Plotin lui-même est on semble être en défaut sur ce point (1). A côté de l'évolution dans les deux sens, vers le bien absolu ou vers le mal absolu, certains occultistes admettent également que l'être neutre se disassocie et retourne au néant (2). Or, la double évolution doit évidemment être écartée ici. Elle présuppose, en effet, le principe dualiste et, comme lui, est destructive de l'harmonie du monde. Du moment que l'évolution moniste est admise, la possibilité d'une régression se trouve exclue. L'anéantissement se conçoit encore moins : il correspond à la négation de l'évolution (3). D'ailleurs l'autonomie de

(1) Plotin, qui a une vue si merveilleusement lucide de l'harmonie cosmique et des réactions de l'autonomie morale humaine (Enn. IV, 3, 24) et qui a déterminé dans l'*Adrastea* l'une des conceptions les plus élevées de la justice immanente, reste, comme Platon d'ailleurs, sous la hantise de la métempsycose proprement dite. « Celui qui garde l'homme en soi, redevient homme », dit-il. Il y a des âmes tellement pures de toute sensualité, qu'elles ne retournent pas à la terre. Par contre, celui qui n'est que sensualité retourne à l'animal (III). Il ne peut pas être question de la mort de l'âme, dans un sens absolu. Mais si une âme est tellement mauvaise qu'au lieu de rentrer dans un corps humain, elle descende dans l'ordre sous-humain, dans la vie animale ou végétale, ou à des niveaux plus bas encore de l'être, on peut appeler cette déchéance la mort de l'âme (I, 8, 13).

(2) Voir plus haut l'opinion de Gœthe.

(3) Observons à ce sujet que la doctrine théosophique d'une double évolution semble appartenir à l'enseignement ésotérique, tandis que la doctrine du développement continu, sans régression possible, est l'enseignement vrai, réservé à ceux dont l'initiation et l'avancement sont suffisants pour ne pas faire abus d'une doctrine trop rassurante pour des mentalités inférieures. Pareille méthode relève de la tactique générale, que toutes les religions suivent plus ou moins délibérément et qui consiste à aggraver les sanctions du mal

l'homme irait jusqu'à l'autothéisme personnel, s'il était en son pouvoir de redescendre le cours des choses et de déterminer, en ce qui le concerne, une faillite de la loi évolutive. Au point de vue moral enfin, comme nous le verrons plus loin, aucun de ses actes ne peut avoir une gravité suffisante pour entraîner comme sanction un recul proprement dit, recul qui aurait comme corollaire la possibilité soit d'une éternité de malheur, soit d'un anéantissement, soit d'une neutralisation indéfinie de ses efforts.

Mais s'il est inadmissible qu'il puisse se produire une régression effective et la perte réelle d'une valeur acquise, rien n'empêche des régressions apparentes. Des facultés peuvent être neutralisées momentanément ; une lumière entrevue peut s'éclipser et des caractères qui se sont affirmés peuvent se démentir. Seulement il en sera ainsi simplement au point de vue de l'infériorité de nos facultés d'observation. Comme nous ne sommes pas en mesure de porter nos regards plus loin que les circonstances extérieures des faits, nous interprétons les déchéances intellectuelles ou morales d'après la façon dont elles nous frappent. En réalité l'impulsion est continue ; aucun effort ne se perd ; ce que l'individu a conquis, lui reste.

Ici nous devons empiéter quelque peu sur le domaine de la morale.

Si les atteintes portées par l'autonomie individuelle à la loi d'évolution, ne peuvent se venger par une régression du coupable, elles n'en exigent pas moins une sanction. Toute action comporte sa réaction adéquate. La réaction d'une défaillance devant le devoir, la veulerie et l'inaction se traduiront par des difficultés nouvelles et par des retards. Comme la poussée évolutive ne se dément pas, il doit se produire, parallèlement à l'accumulation des obstacles, une coercition plus forte. L'effort inéluctable à faire deviendra pénible. La souffrance surgit. C'est elle qui nous ramène sur la difficulté à vaincre et ainsi commence à se préciser son caractère éthique véritable et son rôle souverain, bienfaisant et nécessaire dans l'épanouissement divin des êtres.

La ressemblance entre l'évolutionnisme entendu de cette façon et la théorie bouddhique du kammah ou karma est frappante. Il y a lieu toutefois, pour autant qu'il nous a été donné de comprendre cette dernière, de faire ressortir une distinction caractéristique. Le bouddhisme considère la souffrance comme le mal et le point de départ de son éthique est la nécessité de son élimination. C'est vouloir atteindre la cause à travers l'effet. Ce renversement logique n'aurait guère d'importance si la théorie bouddique ne tendait ainsi à substituer le point de vue passif au point de vue actif. Elle

en proportion de l'infériorité intellectuelle et morale des fidèles. Un prédicateur du Carême à Notre-Dame de Paris n'exposera pas le dogme de l'enfer de la même façon que le rédemptoriste ou le capucin, qui s'en ira prêcher une « mission » dans les campagnes frustes, brutales et croyantes.

devient le cliché négatif de la doctrine de l'évolution individuelle, dont la théorie du perfectionnement de la psyché humaine à travers les existences successives est le cliché positif. Celle-ci exalte l'effort personnel, elle affirme la nécessité et la joie de vivre dans l'expansion toujours plus sereine de l'être. L'égarement momentané de l'effort et la souffrance, corollaire de l'égarement, lui sont l'accessoire. L'éthique du bouddhisme veut émonder et épurer plutôt que faire agir. Elle prêche la renonciation et, sans considérer suffisamment les conditions normales des étapes intermédiaires, elle poursuit comme objectif immédiat l'abolition de la personnalité. Toutefois, le point aboutissant des deux doctrines peut être considéré comme étant identique. En effet, l'affirmation suprême de la personnalité, sa libération définitive de toutes les attaches matérielles, son élévation au-dessus de toutes les contingences, la mènent vers un but indéfini qui dépasse toutes les conceptions qui nous sont actuellement accessibles. Ce but peut s'appeler sans inconvénient soit l'absolu soit le « nirvana », du moment que l'on reconnaît que ces deux termes sont vides de sens positif à notre étape d'évolution présente. Il vient également un moment dans l'ascension de l'être où les deux voies suivies dans une préoccupation également élevée d'intellectualité et de moralité, se rejoignent et s'identifient. Mais cette identification ne se rencontre que dans les sphères supérieures de l'humanité. Dans les réalités plus basses, où tous nous restons enlisés à des degrés divers, il faut rendre la passiveté de la doctrine bouddhique responsable en bonne partie de la déchéance de l'Orient et de son asservissement par des conquérants, dont les religions et les philosophies sont inférieures aux siennes, au moins comme conception fondamentale.

Quant à la cause déterminante de l'évolution individuelle, il résulte de tout ce qui précède qu'elle ne peut être autre que l'effort personnel. La nature de cet effort, son efficacité réelle dans l'ambiance où il se produit, et les sanctions qu'il comporte relèvent de la morale. Pour le moment, il nous suffira de constater que seul ce qui est personnel peut être considéré comme efficient au point de vue de l'avancement de l'homme. Si dans la mystérieuse et profonde solidarité des êtres nous nous devons à nos frères comme nos frères se doivent à nous, il n'est donné à personne, quelque hauts que soient ses mérites, quelque divine que soit son élévation, de se substituer à cet effort personnel ou d'en dispenser qui que ce soit.

TERRE ET CIEL

Par JEAN REYNAUD

Extraits choisis

1. — La Terre (*suite*)

Quant à ces autres déserts que forment les aspérités des montagnes et qui ont également pour effet de diviser les nations, non-seulement il est dès à présent facile de voir que l'industrie ne tardera pas à en avoir raison sur tous les points où l'importance des communications lui en fera une loi ; mais il est incontestable que depuis que nous avons appris à goûter les harmonies de la nature, ces contrées, si longtemps méconnues, sont devenues pour nous les véritables jardins de notre globe. Combien il est doux à l'homme fatigué d'y reposer ses pensées et ses regards ; et s'il faut s'y humilier aussi bien qu'en face de l'Océan, devant la grandeur des perspectives, combien leur majesté n'est-elle pas au fond plus attrayante et plus variée ! Cimes sublimes, de quelles pures et bienfaisantes jouissances ne formez-vous pas le principe ! Quelles marques vives et éloquentes ne donnez-vous pas de la petitesse de ces idoles que le luxe met en honneur parmi les hommes, lorsque vous étalez devant eux l'immensité de vos points de vue et les masses sévères de vos éternelles pyramides, et que l'on aperçoit, du haut de vos sommets, les fumées des grandes villes s'élevant çà et là du milieu des provinces qui rampent à vos pieds ! Quel architecte imiterait jamais votre magnificence, et où existerait-il des trésors qui la pussent payer ? Tous les peuples se donnant rendez-vous au travail, ne bâtiraient seulement pas une tour à la hauteur de la plus humble d'entre vous. Les nations antiques, vous mettant à part du reste du monde, vous considéraient comme la seule demeure digne des dieux ; et il semble en effet que vos pics, à demi perdus dans les nuages, soient autant de signaux qui sortent de la terre pour enseigner aux hommes le chemin des cieux. Il n'y avait que la nature qui fût capable de rompre la monotonie de notre globe par des édifices tels que vous ; et sans nous demander aucun effort, elle nous a ouvert d'elle-même les portes de vos vallées, comme si elle avait plaisir à appeler les hommes dans ces temples qu'elle a bâtis, où elle a inspiré aux premiers hôtes de la terre l'idée de sacrifier à l'Eternel, et dans lesquels elle ne cesse de nous découvrir de plus en plus vivement ses merveilles de puissance et de beauté.

Aussi, dans mon admiration, ne m'inquiété-je plus de voir ces crêtes magnifiques apporter des entraves au commerce des nations ; et lors même qu'elles auraient dû rester à jamais infranchissables, je ne les rangerais pas moins parmi les biens les plus précieux dont le genre humain soit redevable à la munificence du Créateur.

Mais les conséquences de la figure générale de la terre vont bien plus loin ; c'est à elles, conjointement avec les conséquences du rayonnement de la chaleur solaire et du mouvement de rotation, qu'il faut rapporter les différences des climats, les variations des saisons, les inégalités du jour et de la nuit. Rien n'est assurément plus aisé à concevoir qu'une planète sur laquelle la température, égale en tous lieux, serait aussi la même en tous temps, où il n'y aurait pas de nuit, enfin où le soleil, immobile au même point du ciel, ferait régner partout un éternel midi. Il suffirait que la rotation de cette planète lui eût donné la forme d'un disque ou d'un anneau tel que celui de Saturne ; que, placée dans une orbite circulaire, elle fût en outre assujettie à tourner constamment son axe vers le soleil ; enfin qu'un soleil secondaire, situé en arrière, l'escortât dans sa marche. Dieu n'aurait qu'à faire jouer quelques astres pour mettre bientôt, s'il le voulait, la terre en cet état ; et il n'est pas improbable que, dans l'infinie variété des mondes, il n'y en ait de soumis à un tel régime. Mais la condition de ces mondes à régime fixe doit-elle être considérée comme supérieure à celle des mondes à régime variable ? Pour ma part je n'hésite point à tenir ces derniers pour préférables, dès que leurs habitants sont en mesure de se garantir sans peine des inconvénients de la nuit et des intempéries. A juger d'après nous-mêmes, il est certain que le changement des circonstances physiques au milieu desquelles s'écoule la vie est un charme. Ce serait peu de chose sans doute, et plutôt même un désagrément qu'un avantage si le changement ne portait que sur la sensation de la température. Mais d'une saison à l'autre, la terre tout entière se transforme ; il semble qu'un monde nouveau naisse à chaque fois autour de nous, ou qu'entraînés dans un voyage sans fin, nous ne fassions que circuler d'une sphère à une autre. L'année est une palingénésie perpétuelle. Le peuple des végétaux, cette enveloppe vivante de notre globe, à laquelle nous sommes si intimement liés par toutes nos habitudes et tous nos sens, est, par son assujettissement à l'ordre des saisons, dans un état incessant de variation. Sous l'influence de cette variation varient nos intérêts, nos occupations, nos plaisirs. Tantôt le temps des fleurs, tantôt celui des puissantes verdures, tantôt celui des fruits; l'hiver même a sa grandeur, lorsque la campagne sévèrement couverte de son linceul blanc, les fleuves silencieux et immobiles, les arbres élevant au-dessus de la neige leurs fines ramures, chargées quelquefois des plus éblouissantes broderies, le ciel lui-même devenu plus austère jusque dans ses splendeurs, on dirait que la terre s'est momen-

tanément dépeuplée, et que la nature est dans une heure de sommeil ou de recueillement. Nos sentiments se ravivent par cette succession ; la décoration de notre planète nous charme davantage et, enchaînés aux saisons par mille engagements, nous nous laissons aller à les accompagner sans résistance, saluant leur arrivée, acceptant leur fin, ne nous lassant pas de nous réjouir de leur nouveauté comme d'un bien.

A prendre en elle-même la loi de variation imposée à la terre, nous n'aurions donc pas à nous en plaindre, si les saisons ne s'écartaient en rien de ces types divins qu'aiment à représenter les peintres et les poètes ; si le printemps était toujours riant, l'été toujours modéré, l'automne toujours riche et serein, l'hiver toujours pur ; enfin si, avec tant de diversités, il n'y avait jamais que de beaux jours. Mais combien il s'en faut que le système qui règne autour de nous soit conforme à cette régularité idéale ! elle représente une perfection dont on ne jouit nulle part sur la terre, et dont notre consolation est de rêver l'existence pour des mondes meilleurs. Notre régime peut se traduire par ce seul fait, que nous avons été obligés de quitter le plein air de la campagne pour nous réfugier dans des lieux plus agréables. La nature terrestre ne nous donne, en effet, qu'une mauvaise hospitalité ; non seulement elle ne nous étale guère de beautés qui ne soient quelque part gâtées par des laideurs ; mais, sans attention pour nos besoins, après s'être capricieusement complue à nous caresser un instant, elle se pousse à des excès de climat que nous ne pouvons supporter sans douleur, et nous réduit à nous garder de ses injures, tout en utilisant ses bienfaits.

C'est à quoi nous parvenons, grâce à la puissance de notre industrie, dans l'intérieur des maisons bien établies. Nous nous y faisons un monde à part, soumis à nos lois, aussi indépendant du dehors que nos convenances le commandent, et dans lequel, bravant les intempéries, nous coulons à notre gré des jours paisibles. Si l'hiver sévit avec des rigueurs trop vives, nous contentant d'admirer à travers nos vitres les tableaux qu'il nous offre, nous faisons régner autour de nous la température du printemps. Nous nous égayons en reportant nos regards sur nos foyers, et si la tristesse et la monotonie de la nature nous fatiguent, nous la laissons de côté et nous nous vengeons de ses disgrâces, soit par l'éclat et la variété de nos ameublements et de nos fêtes, soit même au moyen de ses plus belles fleurs que nous lui enlevons, et auxquelles il nous suffit de donner asile dans nos appartements pour les y voir s'épanouir. Si c'est de l'été que nous avons à nous plaindre, nous avons des ressources analogues pour nous protéger contre lui. Les arbres nous servent à composer de charmantes demeures, toujours aérées, toujours ombragées, toujours rafraîchies par les eaux que nous y faisons jaillir en bouquets sous les charmilles ou ruisseler de tous côtés parmi les pelouses ; prenant la douceur de la verdure, la lumière elle-même s'y tempère, et pour leur em-

bellissement, ouvrant largement la porte à toutes les magnificences de l'été, nous la fermons à tout ce qu'il y a d'incommode Quand les ardeurs du soleil sont trop fortes, nous pouvons même les éviter plus sûrement encore dans le sein de nos maisons ordinaires, et nous y défendre contre la chaleur après nous y être défendus contre le froid. Rien ne serait plus facile que d'y avoir constamment à nos ordres la tiédeur légère du printemps, en prenant seulement la peine d'imiter l'exemple de la nature qui accumule pendant l'hiver dans ses glaciers pour les dépenses de l'été, et de goûter ainsi à notre aise le contraste du froid, après avoir joui, durant la saison rigoureuse, de celui de la chaleur. Enfin, nous pouvons hardiment nous dire maîtres chez nous des saisons. Nous y sommes également les maîtres du jour et de la nuit. Peu nous importe à quelle heure le soleil, donnant à la nature le signal de se réveiller ou de s'endormir, se lève ou se couche : nous avons su nous faire un jour et une nuit réglés, non sur l'ordre des astres, mais sur celui de nos affaires et nos divertissements. Tandis qu'à l'entour de nos maisons, le monde est dans l'obscurité, leur intérieur est inondé de lumière, et par leur éclat, et par leur symétrie, par leurs supports étincelants, les flammes qui la versent nous forment un ornement nocturne qui nous dédommage amplement par son faste de la disparition du soleil.

De plus, comme toutes nos affaires, hors de nos domiciles, ne nous rappellent pas nécessairement dans la campagne ; comme les voies publiques sont, aussi bien que nos appartements, un terrain limité dont la fréquentation est continuelle; comme il y a enfin une sorte d'intermédiaire entre nos possessions domestiques et celles où nous ne pouvons songer à dompter aussi absolument la nature, il nous reste, si je puis ainsi dire, la ressource de prolonger nos toits au delà de nos maisons. C'est le principe de l'architecture des villes, et il est à croire que l'avenir ne manquera pas de donner à ce principe tout le développement dont il paraît susceptible. Incapables de régler la température dans la vaste étendue des champs, nous devrions être en état de la régler du moins dans ces enceintes communes, et d'y vivre partout avec la même indépendance que nous avons chez nous. Le vent, la pluie, le soleil, ne devraient y donner que de l'aveu de nos architectes ; l'air, échauffé ou refroidi, selon les saisons, par son passage dans les régions souterraines, c'est-à-dire disputé à la chaleur variable du soleil par la chaleur moins inconstante de la planète, devrait circuler méthodiquement dans les rues, et en balayer tous les miasmes, enfin, nous devrions y entretenir avec les mêmes soins que nous jugeons nécessaires dans nos intérieurs, la douceur de la température, la salubrité, la netteté. L'imperfection de nos villes montre combien nous sommes encore pauvres et mal policés, et, bien que depuis quelques siècles les nations d'élite aient fait à cet égard de grands progrès, la postérité s'étonnera sans doute qu'aussi recherchés dans nos cons-

tructions domestiques, nous ayons pu nous contenter de constructions civiles si grossières.

Mais dès que nous mettons le pied hors des régions artificielles que nous avons l'industrie de créer autour de nous, dès que nous affrontons le ciel, notre empire s'en va, et nous retombons sous la tyrannie de la nature. Il nous reste à la vérité quelques ressources, soit contre la nuit, soit contre l'insubordination des saisons. Nous avons nos enveloppes, dont les unes, toutes légères, nous abritent seulement contre les rayons du soleil, dont les autres, plus épaisses, nous garantissent du froid ; nous pouvons marcher accompagnés de flambeaux qui, dissipant autour de nous l'obscurité, suffisent pour éclairer nos pas ; nous pouvons même ne sortir qu'en voiture, conservant ainsi dans nos déplacements les avantages essentiels de nos intérieurs, et obligeant en quelque sorte nos maisons à aller elles-mêmes où il nous plaît. Enfin, à la rigueur, en utilisant la faculté des voyages, nous pourrions trouver moyen de nous affranchir tout à fait de la vicissitude des saisons, en leur opposant la différence des climats. N'est-ce pas ce que font sous nos yeux les oiseaux, qui au lieu de vivre toute l'année dans le même lieu, passent périodiquement d'un lieu à l'autre, choisissant les pays froids pour leur demeure d'été, et les pays chauds pour leur demeure d'hiver ? Ainsi pourrions-nous faire à leur exemple, grâce à notre puissance de locomotion devenue égale à la leur ; comme eux, habitant vraiment la terre comme on habite son logis, et circulant régulièrement, selon les lois de l'année, de nos appartements d'hiver à nos appartements d'été. Ainsi agissent en effet les nomades et ceux que leur condition n'attache à aucune place. Mais qui ne sait que ces voyageurs sont des exceptions ? Les sociétés ont des liens qui les fixent à demeure sur le sol qu'elles occupent ; et lors même qu'elles seraient matériellement en état d'exécuter de telles migrations, elles seraient obligées d'y renoncer et de se résigner aux inconvénients des saisons, car elles ne sont point comme les oiseaux, qui prennent sans peine leur volée, parce qu'ils sont sans patrie et portent avec eux tous leurs biens.

(*A suivre.*)

CONFÉRENCE

faite le 13 avril 1913

Par M. HENRI BRUN

Professeur à l'école normale d'Instituteurs, à la Séance d'inauguration de la Société d'étude et de contrôle des phénomènes psychiques de Carcassonne

---

Mesdames,
Messieurs.

L'appel que vous avez reçu vous convie à venir étudier avec nous le problème de notre avenir d'Outre-Tombe. L'Ame humaine s'en va-t-elle, avec le corps s'abîmer au néant, comme l'affirment les matérialistes, ou bien, survivant au corps, poursuit-elle ses destinées dans l'infini des temps et de l'espace, ainsi que le proclament les Spiritualistes ; — et est-elle même capable, au delà et en dépit de la mort, de rentrer en communication avec les vivants, comme l'assurent les néo-spirites ?

Voilà les questions au sujet desquelles il convient de nous faire une opinion éclairée, une opinion qui ne soit pas seulement un acte de foi, comme chez les croyants, ni une fantaisie de l'imagination comme chez les poètes, ni même une vue de la raison comme chez les philosophes, mais une suggestion de l'expérience comme chez les savants, une opinion conçue à l'étude et à la lumière du Fait, le Fait étant l'argument péremptoire et souverain devant lequel la raison, l'imagination et le cœur des hommes sont obligés de s'incliner, une opinion en un mot qui soit scientifique.

Vous avez bien voulu comprendre, Mesdames et Messieurs, que l'exigence de l'appel était légitime et heureuse puisque vous êtes ici, et que vous y êtes — et, je l'espère, y resterez — en nombre. Voilà qui est bien. Mais à quelles conditions nos études nous mèneront-elles à une opinion qui ait vraiment le droit de se dire éclairée et scientifique ? A condition évidemment, Mesdames et Messieurs, que nous les abordions et que nous les conduisions d'une certaine manière, c'est cette *manière* que je me propose, si vous le voulez bien, de définir.

Et, d'abord, comment les aborderons-nous ? En vue de quel objet et dans quelles dispositions ?

Les motifs qui y inclinent d'ordinaire, vous le savez, Mesdames et Messieurs, sont nombreux et divers, étant d'ordre sentimental, scientifique, poétique, philosophique ou moral. Certains y viennent dans l'espoir d'obtenir des nouvelles des êtres chers qui les ont quittés. Il est des souffrances

qui seraient mortelles si elles restaient sans consolation, des désespoirs qui mèneraient infailliblement à la folie ou au suicide s'ils ne s'éclairaient enfin d'un rayon d'espérance. Une parole du Disparu, attestant qu'il vit toujours, toujours présent, toujours aimant, toujours le même, c'en est assez pour rendre la vie au cœur qui se mourait. C'est la douleur qui pousse tant d'hommes en deuil aux portes des médiums et aux séances des spirites.

D'autres viennent à ces réunions dans le but désintéressé d'étudier des phénomènes. Ils y voient un champ nouveau d'observations et d'expériences intéressantes, un domaine de la science à demi inexploré encore et qui leur réserve des découvertes qui valent la peine qu'on les poursuive : ils se plaisent à explorer le monde métaphysique comme ils font le monde physique et s'occupent de recherches de psychologie transcendantale comme ils s'occuperaient d'études de physique, de chimie ou d'histoire naturelle.

D'autres y sont attirés par le mystère troublant et les surprises merveilleuses de ce monde d'enchantement qui semble être d'abord le monde renversé de cette féerie on dirait ressuscitée des anciennes légendes, où l'on obtient des messages de la main d'êtres invisibles, où l'on entend des sons qui surviennent on ne sait d'où, où l'on voit des objets qui bougent tout seuls, des lumières, des apparitions...

D'autres, estimant qu'il n'est pas d'étude plus utile à l'homme et plus digne de l'homme que celle qui tente de déchiffrer l'énigme de l'univers, le secret de la destinée, et que la vie changerait de face s'il était démontré que la Mort n'est qu'un mot, s'adonnent à ces recherches dans l'espérance généreuse de prêcher aux hommes la bonne nouvelle de l'immortalité.

D'autres enfin viennent à ces séances dans la vue d'obtenir quelques-uns de ces sublimes enseignements — tels qu'on en trouve dans le *Livre des Esprits* d'Allan Kardec — que les grandes Ames de l'espace dispensent quelquefois aux hommes par la main privilégiée des médiums écrivains.

Il vous apparaît, Mesdames et Messieurs, qu'il n'est pas un seul de ces mobiles qui ne soit parfaitement légitime, et qu'il en est certains qui sont particulièrement nobles. J'ignore quelle sorte d'intérêt vous incite à ces études, et si vous y venez en moraliste, en penseur, en poète, en savant ou simplement en homme. A vrai dire, je souhaite que vous y veniez pour le plus grand nombre de raisons possibles, — la raison de malheur à part, naturellement. Mais je souhaite surtout que nous y venions — si l'expression n'est pas trop ambitieuse — en savants et en penseurs, dans le désir de soulever à notre tour ne fût-ce qu'un coin du voile où se dérobe la Vérité mystérieuse, de réunir notre petite part de preuves en vue de la démonstration de l'immortalité, et d'aider ainsi, dans la mesure de nos moyens, au progrès de la science, de la vertu et du bonheur des hommes...

Et ce noble objet, Mesdames et Messieurs, suffirait d'autre part à créer en

nous les dispositions qu'il importe que nous apportions à nos études. Ces dispositions sont de deux sortes, les unes intellectuelles, les autres morales.

Au point de vue intellectuel, il est essentiel que nous nous tenions, en présence du problème psychique, à une égale distance de deux extrêmes également fâcheux ; l'excès de crédulité et l'excès d'incrédulité. Nous nous garderons de rien croire sans preuves, de recevoir aucun fait sans contrôle et d'en interpréter aucun sans examen.

Les Maîtres de notre science et de notre littérature, G. Delanne, L. Denis, sont les premiers à déplorer la candeur de certains expérimentateurs qui acceptent yeux fermés et bouche bée tous les phénomènes, authentiques ou non, dont ils sont les témoins, au grand préjudice de nos travaux qu'ils déconsidèrent aux yeux du public. Certes nous n'aurons guère à nous prémunir contre l'éventualité d'une supercherie ou d'une fumisterie quelconques, ces fréquents écueils des études psychiques. Nos médiums sont ou seront d'une probité au-dessus de tout soupçon, et il ne viendra à l'idée d'aucun d'entre nous de s'amuser à simuler des phénomènes. Le contrôle sera aisé, étant presque inutile. Mais, si nous sommes sans défiance, nous ne serons pas sans critique. Nous soumettrons à un examen aussi rigoureux que possible toutes les manifestations qui se produiront devant nous. Vous n'ignorez pas que la plus grande circonspection s'impose dans l'interprétation des phénomènes psychiques, qu'il n'est pas rare qu'on rapporte à l'autre monde ce qui provient tout bonnement du nôtre, et qu'on voie la manifestation d'un soi-disant Esprit dans un simple fait de suggestion ou d'autosuggestion, de lecture, de pensée ou de télépathie.

Il y a de célèbres exemples de méprises de ce genre que G. Delanne n'a pas craint de relater tout au long dans un de ces ouvrages *Recherches sur la Médiumnité* dans la vue justement de mettre en garde les expérimentateurs trop crédules.

Nos médiums auront donc la bonne grâce de ne point se formaliser de l'examen que nous ferons subir, dans l'intérêt supérieur de la vérité, aux faits que nous obtiendrons par leur intermédiaire, et ils concevront que notre scrupule d'exactitude n'enlève absolument rien à la considération, au respect et à la reconnaissance que nous avons pour eux.

Mais ce serait, par contre, un singulier aveuglement et une injustice insigne que de refuser son adhésion à des faits patents et authentiques, comme il est à espérer que nous en obtiendrons. Pour éviter un mal nous n'aurons garde de tomber dans un pire. Nous ne sommes pas sans savoir que les annales de la nouvelle science relatent des milliers de faits qui sont absolument incontestables ; — que dans l'ordre physique les phénomènes d'apports, de déplacements d'objets, de coups frappés, d'apparitions lumineuses et de matérialisations sont maintenant acquis à la science ; — que dans l'or-

dre intellectuel, on compte d'innombrables messages, obtenus à l'aide des mouvements de table ou par la bouche ou la main des médiums qui comportent de telles révélations ou se produisent dans des conditions telles que l'hostilité la plus systématique est obligée d'y reconnaître une origine supra-terrestre. Je n'en finirais pas, Mesdames et Messieurs, si j'entreprenais la revue, même sommaire, de ces cas. Vous les trouverez d'ailleurs dans les ouvrages de nos écrivains et de nos savants, que je vous engage à lire si vous ne l'avez déjà fait, car il est bon de n'aborder l'expérimentation pratique qu'après une documentation théorique suffisante. Quand donc nous nous trouverons en présence de faits qui porteront indubitablement la marque d'origine de l'Au-delà, nous n'hésiterons pas à leur accorder notre créance. A l'exemple du grand savant anglais R. Vallace nous nous avouerons *vaincus* par eux, — et nous attesterons, comme l'illustre W. Crookes ; *je ne dis pas que cela est possible* mais *que cela est.*

Et nous devons aussi, vous dirai-je, Mesdames et Messieurs, apporter à ces études un certain nombre de dispositions morales. Il y en a trois au moins qui me paraissent indispensables : c'est le sérieux, la patience et le courage.

Ai-je besoin de vous dire, Mesdames et Messieurs, que dans cet ordre de recherches le sérieux s'impose, tant par raison de convenance que par raison de nécessité ? Nous nous trouverons ici devant un problème qui est le plus grave assurément que les hommes ont jamais traité, et en présence d'hôtes venus d'un monde qui est infiniment supérieur au nôtre. Le sujet de nos études a droit à notre respect. C'est, pour les âmes bien situées, une raison de scandale et d'affliction de voir ravaler ces pratiques au rôle de jeu de société...

Cette salle de l'antique Evêché ne perdra rien de sa grandeur à devenir le siège de nos études. Nous entrerons ici comme dans un temple. Je voudrais, Mesdames et Messieurs, qu'à la porte de cette demeure, je voudrais qu'au fronton de nos livres et de nos revues, comme on ferait au seuil d'un sanctuaire on inscrivît ces mots : « Arrière qui n'a pas le sens du sacré. »

Au reste, Mesdames et Messieurs, c'est un fait d'expérience, mille fois attesté que le recueillement des âmes est nécessaire à l'émission des fluides et par conséquent à la production des phénomènes, et que, sans jeu de mots ! la confusion dans les expériences tourne à la confusion des expérimentateurs.

Ce n'est pas à dire cependant que le calme des séances suffit à la manifestation des phénomènes. Ils ont l'air parfois d'être bien capricieux, étant soumis en réalité à des conditions nombreuses et impérieuses qu'on commence à peine à soupçonner, la science psychique en étant encore à ses premiers pas. Il faut bien se persuader que les phénomènes se font parfois

désirer. Tous les expérimentateurs sont unanimes à nous prévenir qu'en ces sortes de recherches une longue patience est nécessaire. Mais ils sont unanimes aussi à nous assurer qu'elle finit toujours par trouver sa récompense. Le succès vient à qui sait attendre. Si donc, Mesdames et Messieurs, nos recherches ne nous apportent pas d'immédiate satisfaction, nous saurons qu'il y faut persévérer quand même et sans désespérer...

Et nous continuerons, Mesdames et Messieurs, en dépit des railleries ou des condoléances qui nous attendent peut-être. Ces études ne sont pas entrées tout à fait dans les mœurs. Elles n'ont pas triomphé encore des préjugés. Les malins en sourient et les bonnes âmes s'en affligent.

Des amis m'ont dit : « mon pauvre ami, mais tu la perds ! » Et d'autres m'ont dit : « Prenez garde ! De belles intelligences se sont détraquées à ces études ». J'ai laissé dire mes amis, et j'ai poursuivi mes études. Et les uns se sont rassurés sur mon compte et les autres ont cessé de rire. On finit toujours par s'imposer quand on a le courage de son opinion. Croyez-moi, si d'abord on nous prend à la blague ou en pitié, on ne tardera pas à nous prendre au sérieux et en considération. Rira bien qui rira le dernier. D'ailleurs le progrès que réalise chaque jour la science nouvelle et le bruit qui commence à se faire autour d'elle ; — la considération qu'elle acquiert déjà dans les milieux cultivés et sérieux, — l'extraordinaire multiplication des journaux, revues et ouvrages, des conférences, congrès et cercles d'étude qu'elle a suscités, — tout cela est l'indice d'un prochain triomphe, — et cette promesse rassurante aidera, s'il en est besoin, à nous rendre le courage plus facile.

***

Mais, Mesdames et Messieurs, s'il est bon d'entrer ici le front haut, il ne sera pas mauvais d'en sortir les mains pleines. Il faudra prouver que nous travaillons, que nous produisons. C'est à l'œuvre qu'on nous jugera.

Je ne dois pas vous laisser ignorer que nos Instructeurs invisibles, qui nous ont suggéré l'idée de cette entreprise, — car c'est à eux, paraît-il, que l'honneur en revient, — nous ont conseillé de l'intituler : *l'œuvre*. Mot sublime, qui ne doit pas être qu'un mot. Noblesse oblige... Que ferons-nous donc, Mesdames et Messieurs, et comment le ferons-nous ? Quel sera notre programme et quelle sera notre méthode ?

Il y a, vous le savez, plusieurs voies de recherches possibles, toutes d'ailleurs usitées. Il est des groupes qui se constituent en vue de recevoir des enseignements. Ce sont les groupes d'instruction. Ils ont un caractère surtout moral.

Il en est d'autres qui se constituent en vue d'étudier des faits. Ce sont les groupes d'expérimentation. Ils ont un caractère surtout scientifique.

Il en est d'autres enfin qui se constituent dans la vue synthétique d'étudier des faits et de recevoir des enseignements. Ce sont les groupes d'études proprement dits. Ils ont un caractère à la fois scientifique et moral. Eh ! bien Mesdames et Messieurs, les données générales de l'Appel que vous avez reçu vous indiquent celle des trois catégories à laquelle nous appartenons : c'est la troisième. Nous sommes un cercle d'études. Or un cercle d'études psychiques manquerait à sa mission s'il ne s'occupait de toutes les sortes d'études psychiques. C'est dire que nos travaux seront aussi divers que possible. Nous rechercherons le plus grand nombre et la plus grande variété de phénomènes que les aptitudes de nos médiums seront capables de provoquer. Nous serons curieux à la fois de manifestations intellectuelles et de manifestations physiques. Nous nous réjouirons de recevoir des communications écrites comme en obtient souvent le remarquable médium écrivain qui nous a promis son concours, — et de recevoir aussi, par la voie de l'incorporation et de la typtologie, des communications verbales. Et nous serons également heureux s'il nous est donné d'assister, au cours de séances obscures à des phénomènes d'apport, de lévitation ou d'apparition. Nous aurons à cœur, en un mot, d'explorer tous les domaines de l'expérimentation pour bien mériter de la science, et de faire œuvre complète afin de faire œuvre utile. Ainsi nous serons fidèles à la première partie de notre étiquette, qui fait de nous une *Société d'étude*.

Mais il faut, Mesdames et Messieurs, que nous donnions à nos travaux, en même temps que la plus grande extension, la plus grande autorité possible. Les résultats de nos études, il va de soi que nous ne les garderons pas pour nous. Nous les communiquerons au dehors. Nous appellerons sur eux l'attention de nos amis, de nos connaissances, voire même du grand public. Nous chercherons à faire des adeptes. Or il faut bien nous persuader qu'avant de trouver des disciples nous rencontrerons des juges. On fera la critique de nos opérations. A nous donc de veiller à ce qu'elles soient irréprochables, — et de prendre à cette fin toutes les mesures et précautions de méthode nécessaires. Je vous disais tout à l'heure : « Évitons d'être crédules. » Je vous dis maintenant : « Évitons même, évitons surtout de *paraître* crédules. » Entourons nos expériences de garanties telles qu'elles soient absolument inattaquables. Quand nous rapporterons dans nos entretiens ou dans nos écrits que nous avons assisté par exemple à un fait de matérialisation, si l'on nous objecte : « Qu'est-ce qui le prouve? » il serait bon que nous en puissions montrer une photographie ou un moulage !

On envoyait récemment à la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* que dirige G. Delanne, le compte rendu d'une séance où des faits remarquables s'étaient produits. G. Delanne voulut bien publier ce compte rendu mais en l'accompagnant de cette observation fort juste : « Nous ferons observer qu'au

point de vue scientifique les séances tenues dans l'obscurité ne présentent pas de suffisantes garanties et qu'il est regrettable que l'on n'ait pas cherché depuis longtemps dans ce milieu à obtenir des preuves objectives de la réalité des manifestations, telles que celles données par les moulages ou la photographie. »

Si nous rapportons que nous avons été témoins, dans une séance obscure, d'une apparition lumineuse ou d'un déplacement d'objet, et qu'on demande : « mais que faisaient, à ce moment, les mains du médium et les mains des assistants? » il est indispensable que nous puissions répondre : « Les mains des assistants formaient la chaîne, et les mains du médium étaient tenues dans celles de deux assistants préposés à sa surveillance. » Sinon, je vous assure, Mesdames et Messieurs, que nos allégations n'auront absolument aucune portée et que je me ferais scrupule pour ma part de jamais rien dire ou écrire au sujet de faits si peu contrôlés ! — Si nous rapportons que nous avons obtenu une communication magnifique par la main de notre médium et qu'on nous demande : « Mais serait-il capable de répondre instantanément à des questions dont il n'avait pas connaissance? » il faut, il faut absolument que nous puissions répliquer ; « Mais parfaitement. Les messages que nous obtenons ne sont souvent que des réponses », — et il faut, il faut absolument, à cette fin, que nous prenions l'habitude, au cours des séances, de poser des questions ainsi que le demande notre médium lui-même. Encore une fois, nos médiums ne seront ni surpris ni choqués des précautions que nous prendrons, et qui n'ont d'autre but et n'auront d'autre effet que de donner plus de prestige à leur pouvoir et à nos comptes rendus plus de crédit. Nos précautions ne signifient donc pas que nous doutons d'eux, mais que nous ne voulons pas qu'on doute de nous. Et nous serons fidèles ainsi à la seconde partie de notre étiquette qui fait de nous une *Société de contrôle*.

Il m'a donc suffi, Mesdames et Messieurs, de développer le contenu du titre de notre Société (*Société d'étude et de contrôle*) pour vous montrer en quoi consiste le programme et la méthode qu'elle doit suivre...

*
* *

Permettez-moi de croire, pour finir, que si nous abordons et conduisons nos études de la manière que je viens d'indiquer, elles auront quelque chance de répondre à l'espoir que nous fondons sur elles, — c'est-à-dire de s'imposer à l'opinion — ce qui sera leur honneur — et de servir notre cause — ce qui est leur devoir. Sinon, il est à craindre qu'elles ne tardent à faire la joie de nos adversaires et de la peine à nos maîtres et à nos amis.

Henri BRUN
Secrétaire de la Société d'études et de contrôle
des phénomènes psychiques de Carcassonne.

Rêve symbolique

C'était une sorte de vapeur lumineuse dans laquelle je me trouvais sans savoir au juste comment. J'avançais sans marcher, sans toucher à rien et comme si je glissais dans l'atmosphère. Peu à peu la vapeur qui m'enveloppait devint si éblouissante, que je fus obligée de mettre mes poings sur les yeux à la façon des tout petits quand ils s'éveillent. Je mis, je crois, un long moment à m'habituer à cette clarté féerique et quand j'ouvris les yeux il tombait autour de moi, partout, des flocons blancs, légers et parfumés. On aurait dit de la neige et cela ne mouillait pas ; c'était comme de minuscules papillons blancs, mais on ne voyait ni corps, ni ailes ; c'était doux à l'œil, cela sentait bon comme les pétales d'une rose qu'on effeuille et si on tendait la main on ne voyait dans ses doigts que de la lumière... Et cela tombait partout, toujours ; une immensité toute blanche se déroulait autour de moi à perte de vue. C'était d'une blancheur liliale avec çà et là de brusques sauts de lumière, donnant des tons tour à tour vermeils, nacrés ou tout roses comme le soleil quand il se lève. Il me sembla que chaque flocon en tombant faisait entendre un soupir, un petit cri, un bruit semblable, par moment, à un instrument de musique qu'on accorde. Des sons arrivaient, de toute part ; ce fut d'abord très doux, très lent, des notes aériennes, éparpillées, venant on ne sait d'où et se perdant dans l'espace. C'était comme un souvenir très vague des choses passées, un écho de rires enfantins qui s'égrènent, un rappel joyeux des heures de bonheur. Puis, la musique devint bientôt plus précise ; elle paraissait s'avancer : les notes jaillissaient et tombaient en cascade, des trilles resplendissants éclataient en fanfare, des roulades, comme des chants d'oiseaux, bondissaient, se perdaient au loin pour revenir encore avec des inflexions plus douces comme des roucoulements de tourterelles ;... et l'immensité blanche s'animait, des fleurs émergeaient de toute part, blanches aussi et lumineuses, des fleurs étranges comme il n'en existe pas, souples, légères, poussées par groupes, se penchant les unes vers les autres dans de lentes ondulations. Elles semblaient se parler tout bas et l'on se demandait alors si c'était leur murmure, le tintement de leurs campanules aériennes ou le froissement léger de leurs pétales qui envoyaient tous ces flots d'harmonie.

A mesure que les fleurs grandissaient, la musique s'élevait plus belle et plus pure avec des accents inconnus des humains; ce n'était pas des instruments qui vibraient, c'étaient des âmes, des chants semblables à des cris d'allégresse, comme un grand hallali d'amour... Et moi, que le bruit d'une musique terrestre faisait pâlir d'émotion, moi dont le chant passionné d'un

violon mettait tous les nerfs en branle, j'écoutais cette incomparable harmonie céleste comme un murmure qui apaise; elle me berçait et m'enlevait doucement, me rapprochant insensiblement des fleurs qui venaient à moi. Une, toute mignonne, toute blanche et toute parfumée, se tendit la première vers moi; j'allais en respirer l'arome et ce fut une douce peau d'enfant que je sentis sous mes lèvres : la jolie fleurette avait disparu pour faire place à mon premier-né, à mon tout petit que je n'avais jamais connu, pour lequel j'avais fait de minuscules chemises près d'un berceau plein d'espérance et, d'un bleu plus pâle que mes rêves. Il frottait câlinement et maladroitement ses joues contre les miennes et j'eus la sensation de la réalité !...

La musique se faisait toujours entendre; elle était à présent pleine d'accords majestueux et lents comme ceux d'une marche triomphale ; et c'était en même temps comme un grand réveil parmi les fleurs, elles grandissaient, s'allongeaient en s'amincissant, secouant et mêlant à la fois leur corolle, ne formant plus tout à coup que des globes de lumière, des âmes; des âmes qui s'animaient, vivaient et devenaient lentement, une à une, des êtres que j'avais connus ou aimés. Ils venaient au-devant de moi, souriants, heureux, les traits illuminés, dans un déploiement d'étoffes blanches et de parfums. Ce fut, presque en même temps, mon père, mon grand-père maternel, l'amie que j'avais le plus aimée sur la terre pour sa grande tendresse et son cœur d'or; d'autres amies chères aussi, d'autres parents... encore d'autres amis. C'était comme un essaim de blancheurs autour de moi et toujours de la musique et toujours des parfums. Et je vis des penseurs et je vis des poètes, des philosophes et des musiciens, des yeux d'azur et des yeux d'or, des cheveux de lumière ou de ténèbres, des humbles et simplement des bons; tous radieux, illuminés et lumineux à la fois, idéalisés. Je les reconnus tous ceux que j'avais aimés, je les reconnus tous ceux que j'avais connus. C'était exactement les mêmes traits ; les jeunes étaient restés jeunes, les vieux étaient restés vieux et ne le paraissaient pas. Je leur parlais, ils me comprenaient et il me semblait que je n'entendais pas mes paroles. Ils répondaient, je reconnaissais parfaitement l'inflexion de leur voix et aucun son, je crois, ne sortait de leurs lèvres... Je leur demandai s'il n'y en avait aucun parmi eux qui fût descendu sur la terre pour se réincarner et que je pusse voir. Ils se regardèrent, sourirent gracieusement et me dirent : « Voyez, mais nous y sommes tous. » Et il y en avait ! il y en avait ! C'est fantastique le nombre de ceux qu'on a connus et qui vous ont devancés dans l'Au-delà.

Mon bébé, mes parents étaient toujours là, l'Amie qui était venue la première à ma rencontre, me prit de nouveau par la main comme dans un autre de mes rêves et me montrant les beautés qui nous environnaient m'en fit faire le tour. Je reconnus sans peine le jardin immense et splendide où Elle m'avait amenée une première fois. Ne me laissant pas attarder Elle me dit :

« Voyez, ma chère Amie, regardez plus haut. » Au-dessus de nous, en effet, je vis une zone beaucoup plus féerique que la nôtre à tous les points de vue, surtout plus aveuglante de lumière. La nôtre déjà était merveilleuse et nulle plume ne peut en décrire la beauté ; l'autre, plus haut, semblait plus merveilleuse encore. Je m'aperçus alors que de ce premier plan lumineux, le jardin allait en s'abaissant en pentes douces, formant insensiblement comme cinq degrés.

Au dernier, très loin de nous, je n'apercevais rien, j'entendais seulement, par intervalles des bruits comparables à du verre que l'on casse ou à des meubles que l'on brise. Le quatrième me laissait à peine voir un fourmillement humain ; mais j'eus l'impression bien nette que du quatrième au troisième degré des êtres montaient continuellement comme il en montait du troisième au nôtre sans interruption. Ceux-là, plus près de nous, je les voyais très bien, presque aussi nettement que ceux qui étaient avec nous au deuxième degré : « Vous raconterez, me dit-Elle, tout ce que vous avez vu », et j'entendais sa voix terrestre comme si réellement Elle me parlait...

Puis je fus assaillie de nouveau par tout un essaim de longues robes blanches et tous ces êtres de rêve semblaient venir me faire leurs adieux comme ils étaient venus me souhaiter la bienvenue. La musique continuait toujours, céleste, aérienne, les robes blanches se perdaient dans un espace infini, flottant doucement comme des lambeaux de draperies, glissant comme des nuages et de là-haut, tout là-haut, du premier degré, retombaient les flocons blancs légers comme des papillons, parfumés comme les fleurs, éclatants comme la neige. Ils semblaient m'entraîner avec eux. Je regardai, je n'étais plus qu'un souffle, un point blanc... je regardai encore... et j'étais une fleur.

JEANNE.

L'ÊTRE ABSOLU

Parmi les diverses religions, les diverses croyances en Dieu, qui toutes prétendent être la seule vraie, quelle est celle que l'on puisse considérer comme conclusion péremptoire apportée à la recherche de la plus haute vérité, c'est-à-dire de cette vérité qui serait à la fois l'exacte définition et la claire explication de tout ce qui concerne le principe, la loi et le but de l'ensemble universel ?

Comme principe d'abord, n'y a-t-il qu'un seul Dieu, impersonnel, ou trois êtres personnels dans un être collectif, trois êtres divins dont l'un serait le

Père, un autre le Fils, un autre le Saint-Esprit, et constitueraient par leur collectivité l'unité divine ?

Certes le Père et le Fils doivent être considérés comme des êtres ; mais le Saint-Esprit est-il un être ; ou bien est-il uniquement l'attribut divin par excellence, c'est-à-dire le Logos, qui serait la Raison Suprême déterminant la Volonté d'abord du Père, puis du Fils ?

Or, il est évident que le début de l'existence d'un père doit toujours avoir été antérieur au début de l'existence du fils qu'il aura engendré. Mais ici l'Eglise intervient en adoptant et nous imposant le Credo de saint Athanase qui nous dit : De ces trois personnes, aucune n'est antérieure ou postérieure à aucune des deux autres, aucune n'est supérieure ou inférieure.

S'il en est ainsi, n'est-il pas incontestable qu'il n'y a plus alors entre ces personnes, ni paternité, ni filiation ?

Donc il n'y aurait plus de Père, il n'y aurait plus de Fils, comme première et seconde personnes, de même qu'il n'y aurait plus de Saint-Esprit en qualité de troisième personne de la Trinité, s'il n'est pas un être, mais, uniquement, ainsi que nous le considérons, le Logos, le Verbe, l'attribut divin par excellence.

La Trinité d'un seul Dieu : voilà le premier des dogmes dont l'Eglise a fait les articles de sa foi.

Il faut, dit ce premier dogme, adorer un seul Dieu en trois personnes et trois personnes en un seul Dieu.

Or, si trois personnes divines ne sont pas trois êtres et par conséquent trois Dieux, nous ne comprenons plus alors ce que parler veut dire ; mais, heureusement, nous avons foi dans la Raison qui nous affirme hautement et nous démontre que, rationnellement, il n'y a pas d'autre Dieu que l'Etre Absolu, dont elle est elle-même le Verbe et dont l'éternelle perfection ne peut avoir à souffrir de l'antinomie qui existe entre le Mal et le Bien, toujours compensés l'un par l'autre sous un seul regard divin, embrassant en un même instant toute l'immensité et l'éternité. Mais, va-t-on objecter, pourquoi l'existence du Mal dans l'œuvre de Dieu ? A cela répondons : Dieu ne veut l'existence du Mal que pour le triomphe du Bien ; car, sans la lutte entre éléments opposés, c'est-à-dire entre le Bien et le Mal, il n'y aurait pas de mouvement, il n'y aurait pas de Vie. L'existence du Mal est donc nécessaire à la réalisation du Bien, puisque le Bien ne peut avoir de motif d'action que contre le Mal. Luttons alors contre le Mal, pour réaliser le Bien.

Par le bien pour le Bien : telle doit être la devise de l'activité humaine. Et quel est le principe du Bien, le Principe Suprême ? C'est Dieu, l'Être Absolu.

Quelle est sa Loi ?

C'est le mouvement normal de la Vie Universelle.

Quel est son but ?

C'est la jouissance éternelle de la parfaite félicité que doit réaliser la Vie Absolue. Pour plus de clarté, n'oublions pas de dire quelle différence de signification il faut remarquer entre ces deux expressions : Vie Universelle et Vie Absolue.

La Vie Universelle : c'est la vie qui anime tous les êtres créés, quels que soient leur genre, leur espèce, leur individualité, quel que soit aussi le système planétaire auquel ils appartiennent. — C'est la vie de tous les êtres relatifs.

La Vie Absolue : c'est le résultat de l'évolution des vies relatives qui, en se succédant et progressant de plus en plus, parviennent enfin à la réalisation de l'éternelle félicité. C'est la Vie parfaite dans le sein de l'Être Absolu.

Le conflit que suscite la question de croyance philosophique et religieuse ne se soulève donc, selon nous, qu'entre le Christianisme et le Panthéisme, seuls systèmes que nous jugions dignes de captiver notre plus sérieuse attention. Ces deux systèmes, en ce qui concerne l'enseignement de la morale, obéissant à la même loi : Il faut, en aimant Dieu par-dessus tout, en l'adorant, aimer notre prochain comme nous-mêmes. Aucun précepte n'est plus beau et plus juste que ce commandement, imposé à toutes les consciences. Quant aux théories philosophiques sur lesquelles ont été basées ces deux croyances, on doit reconnaître qu'elles diffèrent totalement. Le Christianisme voit Dieu au-dessus de toute la nature qu'il a créée et qu'il gouverne, sans se confondre avec elle, mais en associant à sa puissance directrice celles de ses créatures supérieures qu'il juge dignes d'y participer. Pour le Panthéisme, au contraire, Dieu et la Nature ne sont qu'un seul Être qui, étant tout-puissant, veut tout ce qui existe ou s'accomplit conformément à la Loi Universelle, qui est éternellement invariable. Si, selon le Christianisme, la Création, limitée dans les six jours de la Genèse, a eu un commencement et une fin, qui enlèvent à Dieu, il faut en convenir, sa qualité d'Être Immuable ; selon le Panthéisme, le mouvement de la Nature étant éternel, il n'y a création que dans la transformation incessante de tout ce qui est relatif dans l'ensemble universel ; et ce mouvement, qui n'a jamais eu de commencement et n'aura jamais de fin : c'est la Vie du Grand Tout, à laquelle prennent part toutes les créatures, après l'Involution des forces qu'elles ont reçues du Principe Créateur, Vie à laquelle aussi toutes doivent contribuer par l'Évolution de ces mêmes forces.

De ces deux systèmes quel est le plus logique ?

En appréciant à sa juste valeur le pour ou le contre, soit de l'un, soit de l'autre de ces systèmes, certainement on ne s'étonnera pas de recevoir de nous cette réponse. Le système, évidemment le plus logique, nous devrions

même dire le seul logique : c'est le Panthéisme, proclamant la divinité de l'Être Absolu, qui seul exerce la toute-puissance en soumettant éternellement à sa Loi tous les êtres relatifs.

F. BARMOLD.

AU BORD DE L'EAU

Qui n'aime à contempler les ordres symétriques
Que fait naître un caillou dans le miroir des eaux?
On les voit élargir leurs cercles concentriques
Qui font, à chaque instant, frissonner les roseaux,

Et porter leur caresse aux herbes fleurissantes,
Au dormant nénuphar, à l'odorant sainfoin,
Avant de s'effacer, en rides décroissantes,
Qui, dans la paix du soir, s'en vont mourir au loin.

Ainsi, toute action sublime ou généreuse,
Tout progrès dans le Bien, tout effort vers le Beau,
Est semblable au caillou qu'une main vigoureuse
Projette en un lac pur qui lui sert de tombeau.

Et les nobles pensers sont pareils à cette Onde
Vibrant, de proche en proche, à l'horizon béni...
Ils traversent aussi l'immensité profonde,
Pour mourir doucement au sein de l'infini !

EDOUARD SCHAEFFER.

SWEDENBORG

1688-1772

I. — Biographie

Le *prophète du Nord* est né à Stockholm, d'un père pasteur. Il fit d'excellentes études au collège, puis à l'université de sa ville natale, et montra dès l'enfance, les tendances d'un mysticisme immodéré.

Dès l'âge de vingt-huit ans, il est déjà considéré dans son pays comme un esprit de première qualité. Sa science embrasse tous les domaines : philosophie, poésie, antiquités latine et grecque, astronomie, mathématique et physique.

Il obtient bientôt un rang distingué à la cour du roi Charles XII, correspond avec toutes les Académies d'Europe, prend part à des missions scientifiques, et son information trouve encore un champ dans le domaine des sciences métallurgique et minière.

Il meurt à Londres et y fut enterré en 1772. Ce n'est qu'en 1908 que son corps fut réclamé par sa patrie qui lui fit des obsèques nationales.

Il importe de remarquer, insistons-y encore, la place qu'avait mérité de prendre dans la phalange des savants celui que plus tard on voudra considérer comme un équilibre troublé et qui n'a obtenu justice que longtemps après.

Un congrès ouvert à Londres, en juillet 1910, le Congrès Swedenborg, réunit en son honneur des savants du monde entier. On le compare à Aristote ; on y lit ses mémoires sur la physiologie, sur l'anatomie du cerveau, sur la machine à voler et... les sous-marins. C'est assez dire que son érudition était de tous les domaines, et qu'en traversant l'Europe, son bagage s'amplifiait à chaque étape.

II. — Le mystique

C'est vers l'âge de 56 ans que Swedenborg éprouva cette commotion religieuse et mystique qui rappelle la célèbre nuit de Pascal. Désormais visions, auditions et extases sont quotidiennes. Il ne s'agit plus de songes mais d'apparitions.

Le phénomène de double vue le plus remarquable fut celui de l'incendie de Stockholm, dépeint par Swedenborg, alors à Gottenbourg, dans chacune de ses phases minute par minute, phénomène incroyable s'il n'était confirmé par le témoignage de Kant, *le prince des critiques*, de la façon la moins équivoque.

Les esprits parleront par sa bouche et guideront sa main. Ses visions rappelleront celles de Mme Guyon et de Suso. Il voit Jésus-Christ face à face ; Il converse avec Newton, Sir Sloane, le roi Georges II. Il a eu le privilège insigne des grands voyants et des grands prophètes. Dans le siècle du Positivisme, du Rationalisme, de l'Encyclopédie et de la Révolution, il a eu le don des favorisés de l'âge pré-scientifique et des évangélistes.

Swedenborg dit lui-même : « *Je vois avec la vue interne, les choses qui sont dans une autre vie, plus clairement que je ne vois les choses qui sont ici dans le monde.* » Le fait connu sous le nom de : la quittance de Mme de Marteville, consigné par Kant, confirmé encore par Grimm, pour si extraordinaire qu'il

paraisse est devenu un témoignage classique de double vue et le mettre en doute serait donner la preuve d'un insigne esprit de parti. De même la révélation faite à la reine Louise-Ulrique en 1761, qui est connue.

Dans son ouvrage : *Le Ciel et l'Enfer*, il dépeint plusieurs personnages historiques qu'il dit avoir vus et auxquels il aurait parlé et les conversations attribuées tour à tour à Louis XIV ou à Luther, au pape Benoît ou à Gustave-Adolphe sont toujours sérieuses, profondes et vraisemblables. « *On sait*, dit Myers dans son ouvrage la « Personnalité humaine », *que dans le cas d'Emmanuel Swedenborg, paraissent avoir existé des preuves objectives excellentes aussi bien de clairvoyance et de télesthésie que de communication avec des personnes décédées.* »

III. — Le Théosophe et le Réformateur

Nous n'insisterons pas sur ce jour de la physionomie de Swedenborg un peu en dehors du cadre de notre étude. Disons seulement qu'il fut en conflit direct avec Calvin et la Réformation, malgré une origine et des études qui eussent dû plutôt le jeter dans cette voie.

Mettons seulement en opposition — ces choses sont trop graves pour être escamotées — la doctrine orthodoxe calviniste, telle qu'elle est dans le *Formula Concordiae*, credo horrible et stupéfiant, où il est dit que : « *C'est une « idolatrie damnable de placer sa confiance et sa foi dans le Christ, soit divin, « soit humain. Le Christ n'est point mort pour tous les hommes, mais seule- « ment pour les élus. Dieu a créé la plus grande partie des hommes pour la « damnation éternelle et ne veut pas qu'ils se convertissent et vivent. Les élus « et les régénérés ne peuvent perdre la foi et le Saint-Esprit, quoiqu'ils com- « mettent les péchés et les crimes les plus énormes. Mais ceux qui ne sont pas « élus sont nécessairement damnés, et ne peuvent en aucune manière être sau- « vés, quand même ils seraient mille fois baptisés et qu'ils participeraient tous « les jours à la Sainte Cène et quand même ils mèneraient une vie aussi sainte « et pure qu'il est possible.* »

Combien plus humaine et plus consolante est la doctrine de Swedenborg dont voici la synthèse :

1° Nous ne pouvons être sauvés que par la grâce.

2° Il n'y a de grâce qu'en Jésus-Christ.

3° L'amour de Jésus-Christ procure le salut.

4° Jésus-Christ nous conduit comme il l'entend.

5° Tout ce qui provient de nous n'est que mort et péché. Le Bien n'a d'autre source que le Seigneur.

IV. — Le Spirite

Comment expliquer cependant que le plus grand voyant de notre âge ait malmené si absolument les doctrines spirites ?

Comment le prophète par excellence, à qui le Mystère semble avoir été révélé, à qui Dieu a permis de mourir pour ressusciter (Arcanes célestes, 169, 170, 171) élève-t-il contre le Spiritualisme la doctrine la plus invraisemblablement hétérodoxe ?

Voici l'essentiel de son enseignement :

L'homme après la mort ressuscite dans le monde spirituel, corps et âme. Il n'a pas connaissance qu'il est mort de la mort terrestre et qu'il a changé de condition.

Swedenborg est opposé à la doctrine spirite de l'âme parcourant les diverses étapes et tendant à la perfection à travers des corps différents, ainsi qu'à la doctrine hindoue de la Transmigration.

Cependant, ce développement progressif qu'il refuse à l'âme sur la terre, Swedenborg l'accorde à l'âme dans l'enfer ou dans le ciel.

Il a aussi cette intuition étrange, que les spiritualistes reconnaîtront : « qu'il n'est jamais permis, dans le ciel, de se tenir derrière quelqu'un et de fixer le derrière de sa tête : car alors le fluide qui émane du Seigneur serait dévié. »

Telles sont, fort imparfaites et trop brièvement écrites, la vie et la foi de Swedenborg dont Emerson a dit avec assez de bonheur :

« *L'interprète qu'il faut que l'humanité attende ne trouvera aucun prédécesseur qui ait approché d'aussi près le Problème.* »

Et encore :

« *Je pense parfois qu'on ne le lira plus, car son grand nom sera devenu comme un proverbe et ses livres comme un monument* »

M. RICHARD-NICOLAS.

De la divination chez les Anciens

Si par divination, on entend, selon le Dictionnaire des antiquités, la connaissance de la pensée divine, celle-ci se traduisant par des signes extérieurs, perceptibles aux initiés ou révélée directement à l'âme par intuition ou émotion psychique, il semble bien que l'art des devins ait existé à l'aurore des sociétés humaines. Inquiet, sur sa destinée, nu sur la terre nue, frémissant devant les forces inconnues, contre lesquelles il devait lutter, l'homme sentait monter en lui des espoirs de vivre et des désirs impatients de bon-

heur. Devant les forces naturelles qui semblaient se coaliser contre lui, que pouvait il, livré à lui-même ? La prière, l'invocation aux Esprits, aux Dieux qui dirigeaient ces forces ou savaient les asservir à leur volonté ! Mais quand la prière ne suffisait pas ? Quand le prêtre ou le chef de tribu se déclarait impuissant, qu'il voyait ses supplications muettes, ses prières monter vers le ciel, avec la fumée du sacrifice et rester sans réponse : « Le ciel est sourd, disait-on, à moins que les dieux ne soient muets. » — Alors on avait recours à la science des sorciers et des devins, souvent l'un se confondant avec l'autre. Les premiers pâtres de la Chaldée ou de la Haute Egypte qui, à force d'observer les étoiles et la route des planètes, les lunaisons, le changement des saisons, avaient fini par en prédire le retour périodique, ceux-là sans doute devaient aussi connaître le secret de la destinée. Ainsi naquit l'astrologie en même temps que l'astronomie, ces deux sciences étant confondues à l'origine.

Il faut bien distinguer la divination de la prévision rationnelle qui part d'un fait connu pour en découvrir, dit Saglio, soit sur les causes possibles, soit les effets futurs. La prévision du temps par exemple, basée sur les observations météorologiques, ne saurait entrer dans la divination ; bien qu'elle eût été jadis une des préoccupations principales des éditeurs d'almanachs. Je me rappelle fort bien dans mon enfance que, dans la plupart des chaumières beauceronnes, dans lesquelles les journaux n'avaient jamais pénétré, on était sûr de rencontrer dans l'armoire, pleine de linge plié, deux livres voisinant fraternellement : le paroissien romain, l'almanach intitulé : l'astrologue de la Beauce et du Perche Et la couverture représentait l'astrologue vêtu traditionnellement de la robe constellée d'étoiles et de lunes, coiffé d'un bonnet pointu, observant à l'extrémité d'une longue lunette, l'horizon céleste vers lequel pointaient les flèches des clochers de Chartres.

De telles observations étaient-elles prises au pied de la lettre par les cultivateurs ? J'en doute. Ils avaient trop de bon sens fin et narquois pour ne pas s'apercevoir que les concordances entre les prévisions de l'almanach, et la réalité de la température, n'étaient la plupart du temps qu'accidentelles. Mais il suffisait que l'almanach eût eu raison, une fois ou deux dans l'année, et cela n'était pas impossible, pour que de braves gens crédules ou simples lui accordassent toute leur confiance Bien souvent, le berger, observateur de nature, perspicace et patient, plus avisé ou plus instruit que les faiseurs d'almanach, était assez habile pour prévoir la veille d'une récolte ou l'avant-veille même, quel temps il ferait. Nul homme en effet comme le paysan beauceron n'est attentif à épier les signes précurseurs des pluies, de l'orage ou du beau temps ? Mille détails qui passent inaperçus pour le citadin sont autant de points de repère : l'état du ciel, la forme des nuages, le chant des oiseaux, le bruissement des insectes, le travail des animaux fouisseurs, le

frémissement des feuilles, etc., tout est pour lui matière à prévision. Et comme il n'avance guère qu'à coup sûr, il se trompe rarement. C'est en quoi il diffère de l'astrologue de l'almanach. Dirons-nous que tous ces faits tiennent de la divination ? Certainement non, bien qu'ils aient pu être confondus à l'origine avec la prescience divinatoire.

A mesure que s'étendent nos connaissances dans l'histoire des religions, le nombre de ces faits grossit, s'accumule et vient ouvrir des voies nouvelles à la connaissance des sciences occultes. Si les procédés varient de peuple à peuple, il n'en est pas moins vrai que la croyance à la divination repose sur un même principe : la communication entre l'homme et l'être surhumain, ce dernier étant supposé connaître d'avance le passé, le présent, l'avenir de chaque être, et consentant à ouvrir le livre de la destinée à celui qui le sollicite. Ainsi entendue, la divination devient une chose raisonnable au point de vue religieux, indispensable à l'action d'une Providence, servant de point d'appui aux pures doctrines théologiques.

Ce n'était point là le sentiment de Cicéron qui voyait, dans la croyance à la divination, un élément de trouble, menaçant pour l'équilibre de la raison.

Mais s'il ne fut pas le seul de son avis, du moins les philosophes antiques ont-ils reconnu la possibilité et la réalité de la divination ou révélation. En particulier les stoïciens ne ménagèrent point leurs efforts en faveur de cette cause. A la façon de Pascal pour la défense de la foi, ils admettaient l'existence des dieux pour l'accomplissement des prédictions, et, à la fin du monde antique, tous les défenseurs de la vieille religion, dit Saglio, s'étaient approprié les arguments des stoïciens. On sait la lutte que livrèrent contre les textes des oracles les néophytes chrétiens. Tout de suite la démarcation fut établie : toute la divination païenne fut regardée comme étant d'origine démoniaque. Songes, visions, ravissements prophétiques, tout cela est l'œuvre de Satan, esprit du mal, disent les Pères de l'Eglise. Les *chaldéi* (ainsi appelait-on à Rome les mages ou les devins originaires de Chaldée) après s'être attiré les invectices de Cicéron, puis l'interdiction de Caton le Censeur défendant aux citoyens romains de recourir à leurs pratiques, méritèrent les foudres de l'Eglise. Nous avons dit dans cette Revue, quels étaient les caractères principaux de la magie assyrienne.

En Chaldée, ce fut surtout la divination qui se développa dès l'origine de la civilisation. Comme l'horizon de Babylone était dénué de toute montagne, les astronomes s'en servaient pour déterminer avec une certaine précision le moment du lever et du coucher des astres, surtout du soleil et de la lune qui avaient pour eux une grande importance.

L'horizon était appelé fondement du ciel : (isid Bamé); le zénith était dénommé le milieu du ciel (élat Samé). Pour déterminer avec le plus de certitude, le lever, le coucher, la direction des astres, les astronomes avaient

tracé sur une surface plane soigneusement nivelée, un cercle, au centre duquel se trouvait un gnomon.

Aux VII[e] et VIII[e] siècles, avant notre ère, les savants de la Cour étaient également astrologues et cherchaient à établir des rapports entre les phénomènes célestes et les présages qu'on peut en tirer pour l'avenir. En consultant leurs tablettes d'observation, ils avaient remarqué qu'on pouvait désigner la position de la lune et des planètes, par le nom de la constellation dans laquelle elle se trouve, ou par celui d'une étoile brillante voisine. Or ces constellations étaient celles placées sur le chemin habituel des planètes, à peu de distance de l'écliptique ; c'était donc principalement les douze constellations qui ont servi à établir le calendrier et à fixer la position des mois dans les saisons appropriées selon l'usage établi. Ainsi les Chaldéens avaient trouvé le zodiaque et divisé l'année en 360 jours. Ils avaient également découvert le Saros, période de 223 lunaisons qui ramène dans une même position relative le soleil, la lune, la terre.

La préoccupation astrologique, dit Lenormand, naquit, tout naturellement et de bonne heure chez les Chaldéo-Babyloniens. Ils adoraient les astres, comme la divinité même, et cette adoration amena la contemplation constante d'abord, l'étude raisonnée ensuite des merveilles sidérales, et du rôle actif du soleil, le plus important des planètes. De là à tout rapporter aux astres, il n'y avait qu'un pas, et ce pas fut vite franchi. La contemplation admiratrice conduisit promptement à une observation régulière et scientifique, pensait-on (Laurent : *La magie et la divination chez les Chaldéo-Assyriens*).

On avait cru, en effet, reconnaître qu'à chacune des évolutions et à chacun des groupements des corps célestes, correspondait un ensemble de phénomènes naturels, d'un groupement d'événements toujours les mêmes. Aussi observa-t-on et nota-t-on avec soin ces coïncidences dans lesquelles on estimait trouver la clef des prévisions de l'avenir. L'astrologie était fondée.

De nos jours cette science qui paraissait, après Lenormand, tombée dans le plus complet discrédit, a repris un nouvel essor.

Des mathématiciens éprouvés, des savants consciencieux semblent l'avoir établie sur des fondements scientifiques solides et certains. Tout n'était donc pas faux ni erroné dans quelques-unes des observations des prêtres astronomes de la Chaldée. Comme une spirale indéfinie qui s'élève en élargissant, mais dont chaque spire reste parallèle à la suivante, ainsi le progrès humain croît sans cesse, en étendue et en élévation ; mais il repasse par les mêmes points, parcourt la même courbe que l'humanité primitive.

La *Revue historique de juillet-août 1913* dans son compte rendu d'un récent ouvrage de Franz Cumont sur l'Astrologie et la Religion est venue apporter quelques précisions au sujet des origines de l'astrologie. D'après le

savant anglais, l'observation scientifique des astres daterait tout au plus du VIIe siècle avant Jésus-Christ. Ce n'est guère qu'au VIe siècle que les mouvements, les conjonctions du soleil, de la lune et des planètes commencèrent à être déterminées avec quelque précision et seulement au IIe siècle que l'astrologie, en possession de ses méthodes, est devenue une science exacte. A ce moment les Grecs, d'abord élèves des Chaldéo-Babyloniens la cultivent d'une manière indépendante ; les progrès de cette science sont dus autant aux prêtres de Chaldée qu'aux mathématiciens de la Grèce. Les poèmes d'Homère et les récits de l'Ancien Testament ne sauraient donc se faire l'écho d'observations se rapportant à une date de 4.000 ans avant l'ère chrétienne ; les observations existeraient mais, isolées ; il nous en reste des traces, mais sans lien assez fort pour constituer une science. Notons que l'astrologie dans le monde antique (Chaldée, Grèce, Rome) était une religion, qui avait ses adeptes, ses croyants, ses fanatiques.

EMILE DUBUISSON.

Causeries Philosophiques

Qu'est-ce que Dieu ?

Dans nos précédentes causeries nous avons admis que l'Intelligence est représentée par une substance bien distincte de la Matière, de l'Energie et des forces aveugles et nous avons reconnu que cette substance est constituée par des unités indivisibles, indestructibles et éternelles appelées esprits. Existe-t-il quelque chose de supérieur à l'Intelligence et qui mérite le qualificatif spécial de Dieu ? Ou bien Dieu est-il l'Intelligence, suprême peut-être, mais, au fond, de même nature que celle qui est en nous ?

Nous ne voyons rien qui permette de le considérer comme étant d'une essence différente. Ses œuvres portent comme les nôtres le même cachet d'organisation voulue et de but poursuivi avec cette seule différence que les effets nous apparaissent grandioses, bien au-dessus de nos moyens et obtenus par des procédés que nous ignorons. Mais parmi les hommes nous en voyons qui font des choses tout à fait extraordinaires, bien au-dessus de ce que nous pouvons faire et que nous considérons parfois comme impossibles ou surnaturelles parce que nous ne saisissons pas de quelle façon ils y sont arrivés.

Du moment que nous reconnaissons l'existence éternelle de l'esprit il en découle naturellement qu'il peut progresser jusqu'à l'infini. Nous voyons une différence d'intelligence bien grande entre les derniers échelons du règne

animal, mollusques, zoophytes, etc., et les animaux supérieurs, cheval, éléphant, chien, etc. Elle est plus grande encore entre le premier des animaux et l'homme. Et entre le moins développé de ceux-ci et celui qui est le plus intelligent elle est considérable. L'homme le plus supérieur reconnaît qu'il lui reste infiniment à acquérir. Pourquoi ne pourrait-il pas poursuivre, comme esprit, son ascension, puisque la loi du progrès est toujours la même? La puissance s'acquiert par un effort de volonté, et elle n'a pas de limite. Tout effort nouveau fait dans le même sens ajoute à ce qui existe déjà. A quel degré de puissance ne peut-il pas être arrivé, l'esprit qui a constamment progressé dans la même voie ? Celui qui est dans les rangs inférieurs a-t-il fait des efforts sérieux pour s'élever ? Ne les a-t-il pas dispersés? Ne s'est-il pas complu dans l'inaction ? Ou n'a-t-il pas, bien souvent, rétrogradé au lieu d'avancer.

Si l'effort fait dans le même sens, ajoute à ce qui existe déjà, l'effort en sens contraire le diminue. C'est simplement la même méthode que pour la formation des nombres. Et on sait qu'elle ne permet pas de leur assigner de limite ; on peut toujours concevoir un nombre plus grand qu'un nombre donné puisqu'il suffit d'ajouter une unité à celui-ci. On peut concevoir une puissance intelligente plus grande qu'une puissance connue puisqu'il suffit de supposer l'esprit qui la possède capable de faire un nouvel effort dans le même sens. En d'autres termes, un esprit peut constamment se surpasser et sa puissance n'a pas de limite. Mais les quantités négatives comme les forces opposées diminuent la résultante au lieu de l'accroître. La régression est donc possible. Et elle peut résulter de la dispersion des forces.

Dieu ainsi compris ne perdra de sa puissance que celle, purement imaginaire, qu'on lui suppose acquise sans effort ou possédée de par sa nature même. Celle-là ne résulte d'aucun fait, soulève bien des objections et se heurte à des contradictions nombreuses qui la font rejeter par celui qui raisonne. Il ne sera pas la perfection absolue car celle-ci ne saurait exister, mais par contre il ne donnera pas lieu aux reproches qu'on lui adresse quand on la lui suppose. Il méritera notre vénération par ses qualités acquises, bien mieux que s'il n'avait rien fait pour les posséder. Il n'est pas notre créateur ni l'auteur de tout ce qui nous arrive. Nous ne saurions donc lui imputer les maux dont nous souffrons, et il ne prête pas au blasphème comme le Dieu de l'Eglise qui, pouvant tout, n'empêche pas le mal. N'est-ce pas provoquer l'impiété que d'attribuer tout à Dieu ? car on peut alors lui reprocher les peines que nous avons à supporter. Et elles sont souvent grandes. Un Dieu analogue à notre intelligence, qui s'est élevé à la perfection par ses propres moyens, n'est pas la cause de notre infériorité et il ne nous doit rien. Mais il s'offre à nous comme un idéal vers lequel nous devons tendre, dont aucune impossibilité ne nous sépare et que, par conséquent, nous pouvons

atteindre si nous voulons faire le nécessaire, dont nous pouvons, dans tous les cas, nous approcher sans cesse par des efforts constants vers le bien.

Ce que nous venons de dire indique clairement que Dieu ne saurait résider en un être unique, mais bien dans un ensemble d'esprits. Et cela s'accorde parfaitement avec l'immensité de l'Univers et de l'œuvre divine. La théologie s'est quelque peu approchée de cette idée en admettant un Dieu en trois personnes, des anges et des saints. Le spiritisme admet aussi l'existence d'une infinité d'esprits. Et aucun de ceux-ci, dans ses communications, n'a dit avoir vu Dieu, c'est-à-dire l'être unique et tout puissant auquel il avait cru de son vivant et qu'il a recherché après sa mort. N'est-ce pas une indication que cet être parfait et seul de son espèce n'existe pas ? Dieu représenté par une infinité d'êtres est donc ce qu'il y a de plus rationnel et de plus probable.

Aucun esprit ne saurait même être exclu de la divinité. Le nôtre en faisait partie avant de naître. Il y retourne après la mort. Et pendant le sommeil, pendant que le corps repose, ne reprend-il pas contact avec elle ? N'est-ce pas dans ce sens qu'il faut interpréter cette parole de l'Evangile disant : *Vous êtes tous des dieux* ? D'ailleurs les théologiens s'accordent pour dire : *Dieu est en nous*. Le caractère anthropomorphe de la divinité se trouve ainsi bien précisé : il réside, non dans la forme, mais dans l'essence de l'être qui appartient à la même substance que l'intelligence humaine.

L'oubli de l'existence divine

De notre participation à la divinité un oubli se produit à la naissance, un autre chaque matin au réveil et on l'invoque contre tout spiritualisme ; on l'invoquera par conséquent contre notre conception. Celle-ci peut cependant expliquer cet oubli. La mémoire est la représentation de tout ce que nous avons connu. Elle se fait au moyen d'une substance que nous étudierons plus tard et qui est différente de l'esprit. Elle s'agrège à lui, elle lui appartient, mais elle n'est pas lui. L'esprit et les faits de mémoire sont un peu comme l'homme et ses biens matériels. Dans l'un et l'autre cas, ceux-ci appartiennent à celui-là. Mais ils ne le suivent pas partout, il peut s'en séparer ; quand nous partons en voyage ou en mission, nous n'emportons pas notre résidence de la ville avec tout son confort ; celui qui nous verrait campés dans le désert, logés à l'hôtel ou à la campagne, jugerait difficilement de notre véritable chez nous. Il en est de même de l'esprit qui n'a pas constamment avec lui tout son bagage de souvenirs. Ne le voyons-nous pas, dans la vie courante, n'avoir avec lui que ce qui lui est nécessaire pour ses affaires ? Que n'avons-nous pas oublié depuis notre naissance, non pas définitivement, mais relégué en un coin et plus ou moins difficile à ravoir ? Quoi d'étonnant qu'un oubli plus complet se produise dans un changement d'état plus con-

sidérable ? L'étude de l'oubli dans la vie ordinaire peut très bien nous faire comprendre celui qui se produit à la naissance et au réveil. Nous pouvons y être aidés par une comparaison avec nos biens matériels dans leur rapport avec notre personne. Ils sont plus ou moins importants ; nous nous en séparons plus ou moins partiellement, et, suivant les dispositions prises et l'organisation adoptée, nous avons de plus ou moins grandes facilités de les reprendre avec nous. Nous présentons aussi des différences considérables de savoir ; nous pouvons plus ou moins facilement nous abstraire et rappeler ensuite nos souvenirs. Si un certain oubli se fait dans la vie normale quand nous changeons d'occupation, de pays, de milieu, combien doit-il être plus grand à l'occasion de ces changements autrement complets de la naissance et du réveil ?

Il ne faut pas perdre de vue aussi les lois qui régissent l'image mentale : *Deux idées semblables s'ajoutent pour en former une plus forte. Deux idées dissemblables qui ont été associées s'appellent, de sorte que lorsque l'une arrive à l'esprit, l'autre la suit.* Si nous ne pensons à rien de ce qui regarde la vie céleste, nous ne pourrons en évoquer aucun souvenir. C'est en y pensant, c'est en évoquant les idées qui s'y rapportent que nous pourrons la pénétrer. Nous ne pensons à un ami, après l'avoir perdu de vue, que si quelque chose vient le rappeler à notre souvenir. Il en est de même des choses de l'Au-Delà.

L'oubli n'est pas aussi complet et absolu que nous le supposons au prime abord. La conscience n'est-elle pas un écho de la vie divine, plus éclairée que la vie présente ? Il nous suffit de l'écouter religieusement pour nous bien conduire et connaître notre devoir. Nous oublions rapidement nos rêves, mais pas toujours. Et si nous les observions mieux, nous ne tarderions peut-être pas à y reconnaître le travail de l'esprit pendant que le corps sommeille. L'inspiration, que connaissent très bien tous ceux dont l'esprit s'occupe fortement, n'est-elle pas un emprunt fait à la vie de l'âme ? Les pressentiments n'en sont-ils pas une autre manifestation ? Mais pour percevoir celles-ci, il faut y porter quelque peu son attention. On ne voit pas ce qu'on ne veut pas voir. On n'entend pas ce qu'on ne veut pas entendre.

Il faut tenir compte aussi que le langage est propre aux humains et n'est pas le moyen employé par les esprits pour communiquer entre eux. Les idées de ceux-ci, pour être comprises, nécessitent une traduction qui n'a pas toujours lieu et qui, lorsqu'elle se fait, ne rend pas complètement le sens réel. Ainsi nos songes ne sont pas sans une signification, mais pour pouvoir les comprendre, il faut savoir les interpréter.

Cela n'est pas plus étrange cependant que la barrière qui nous empêche d'échanger nos impressions avec les animaux. Nous interprétons leurs sen-

timents comme ils interprètent les nôtres ; nous ne pouvons pas communiquer par le langage.

Le travail de l'esprit

Pendant que le corps repose, l'esprit continue d'agir. « On sait tout le travail intellectuel qu'on peut faire dans le sommeil, dit le Dr Grasset, de Montpellier : l'écolier apprend la leçon qu'il a lue avant de s'endormir, Tartini trouve sa sonate du *Diable*, La Fontaine compose ses *Deux Pigeons* et Voltaire modifie tout un chant de la *Henriade*. » C'est bien reconnaître l'activité de l'esprit pendant qu'on est endormi.

Certaines personnes savent utiliser les occupations de l'esprit pendant le repos du corps. Antoine Albalat, dans l'*Art d'écrire*, page 164, donne à ce sujet les conseils suivants :

« Entre le choix d'un sujet et son exécution par l'écriture, il se passe un laps de temps, une durée, une incubation plus ou moins longue suivant les gens, et c'est peut-être le plus douloureux moment, la partie la plus pénible du labeur littéraire.

« On songe, on s'absorbe. Si la vision tarde ne vous découragez pas. On la reprend le lendemain ; et de ce fait qu'on y a réfléchi la veille, elle apparaît souvent plus nette. »

Emile Amet, dans *Comment on apprend à parler en public*, conseille aussi de se reposer après avoir établi le plan d'un ouvrage « pour laisser à l'inconscient le soin de mûrir nos idées ». Il rappelle le proverbe: « *Prends conseil de l'oreiller* ». Il rapporte ensuite les faits suivants :

« L'un de nos meilleurs éditeurs parisiens, qui, avant de se faire une place honorable dans l'industrie du Livre, a débuté avec succès dans le journalisme, rappelle ainsi ses souvenirs :

« J'avais établi, pour mon usage personnel, des cahiers d'expressions, de « formules brèves et suggestives. Avant de m'endormir j'en lisais une par- « tie. Durant la nuit, mon sujet prenait corps peu à peu dans mon esprit ; « et le matin, quand je m'éveillais, mon article de journal était prêt : Je n'avais « qu'à l'écrire. »

M Maurice Ajam a fait une enquête auprès de divers orateurs. Voici, sur le point qui nous occupe, deux réponses de ses correspondants : « Quand « j'ai une idée de travail dans la tête, je la laisse se développer seule, pour « ainsi dire ; c'est mon inconscient qui fait le tri entre tout ce que je vois, « lis, entends, se rapportant ou non à ce travail. »

Et : « Quand je veux écrire sur un sujet, une fois mes documents réunis, « je les laisse se tasser. Le travail de composition se fait presque seul : les « détails principaux s'accentuent ; les moins intéressants restent dans l'om- « bre. Je ne manque jamais d'utiliser cette faculté d'élaboration inconsciente. »

Pendant le sommeil l'esprit fait souvent des travaux supérieurs à ceux qu'il pourrait faire à l'état de veille. Dans *l'Evolution Animique*, M. Gabriel Delanneeite le cas suivant, d'après Carpenter :

« Un homme d'affaires de Boston m'a dit que, s'étant occupé d'une affaire très importante, il l'avait abandonnée pendant une semaine comme au-dessus de ses forces. Mais il avait conscience d'une action qui se passait dans son cerveau et qui était si pénible, si extraordinaire qu'il craignait d'être menacé de paralysie ou de quelque accident semblable ; après quelques heures passées dans cet état incommode, ses perplexités disparurent, la solution qu'il cherchait se présenta d'elle-même, naturellement : durant cet intervalle troublé et obscur, elle s'était élaborée. »

Le nombre des personnes qui utilisent le travail de l'esprit pendant le repos du corps est infiniment plus grand que ce que pourraient faire supposer les quelques cas rapportés. Parmi ceux qui en profitent bien rares sont ceux qui le publient.

On attribue ce travail à *l'inconscient*. C'est là un mot qui manque de précision et qui n'indique pas suffisamment ce qui se passe. Pour nous, l'inconscient est l'ensemble des idées, des pensées, des images mentales qui n'apparaissent pas à la conscience normale. C'est le matériel, l'outillage, le bagage qu'on ne fait pas suivre constamment avec soi. Mais il ne travaille pas seul ; il n'élabore pas de lui-même les solutions ; il faut que le chef d'usine le mette en marche et fasse fonctionner la partie qui lui est utile pour le but qu'il poursuit. Pendant le sommeil, l'esprit peut rejoindre ce bagage plus facilement qu'à l'état de veille et avoir ainsi des moyens d'aboutir plus complets. Il lui faut cependant quelque chose qui lui permette de l'atteindre. Ce quelque chose est l'idée emportée de la veille et ayant des rapports avec celles dont il a besoin en plus. Il en résulte que, pour obtenir ce travail de l'esprit, il faut se préoccuper assez de ce que l'on cherche et lui donner le pas sur les distractions et les amusements.

Si nous savions bien cultiver ce champ, nous ne tarderions pas à nous apercevoir que nous avons en nous une fortune et nous suivrons le conseil de La Fontaine, quand il dit :

> Travaillez, prenez de la peine ;
> C'est le fonds qui manque le moins.

Parfois, lorsque nous dormons, notre esprit assiste à la répétition de ce que nous ferons et de ce qui nous arrivera le lendemain ou un peu plus tard. Nous l'avons remarqué maintes fois en ce qui nous concerne, et cela nous avait tout d'abord bien intrigué avant de pouvoir en trouver l'explication. Le cas suivant, tiré des *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, est le type de cette espèce de manifestations.

Dans la nuit qui précéda le combat de Lonato, Junot, alors aide de camp de Bonaparte et qui fut plus tard général et duc d'Abrantès, « rêva qu'il se trouvait sur un champ de bataille couvert de morts et de mourants. Devant lui était un grand chevalier masqué, contre lequel il se battait ; ce chevalier, au lieu de lance, avait une longue faux dont il frappa Junot plusieurs fois et dont l'un des coups l'atteignit profondément à la tempe gauche. Le combat fut long. Enfin ils se prirent tous deux corps à corps. Dans la lutte,... le masque du grand chevalier tomba et Junot vit près de lui le visage d'un squelette ; puis l'armure disparut, et la Mort avec sa faux se dressa toute droite devant lui. « Je n'ai pas pu te prendre aujourd'hui, lui dit-elle ; mais je te prendrai l'un de tes meilleurs amis. Garde-toi de moi ! »

« La bataille se donne ; Junot reçoit deux blessures à la tête, dont l'une a produit cette belle cicatrice qu'il avait le long de la tempe gauche, l'autre était vers la nuque. »

A cette même bataille, livrée contre les Autrichiens, Muiron, son meilleur ami, fut tué. Après son rêve, « par une bizarrerie qui ne peut s'expliquer », l'inquiétude de Junot ne portait nullement sur Muiron, avec lequel il était cependant plus attaché, mais uniquement sur Marmont, qui ne fut pas atteint.

L'œuvre divine

Des œuvres qui ne peuvent être attribuées ni à l'homme ni à aucun être vivant, ni à des forces aveugles témoignent de l'existence d'une intelligence universelle. Et ce sont elles qui ont fait admettre Dieu comme étant leur auteur. On s'est plu ensuite à lui attribuer des pouvoirs fantaisistes relevant de l'imagination bien plus que de l'observation. On a de plus confondu ce qui lui est dû avec ce qui est le simple effet des autres éléments. Nous avons cherché à bien établir la distinction entre ces deux causes différentes et à bien préciser les moyens dont dispose le créateur, à faire ressortir le cachet particulier de ses œuvres afin de les distinguer des effets des forces aveugles et nous avons fait ressortir la nécessité pour lui comme pour nous de l'effort.

Les œuvres divines se divisent en deux classes bien distinctes : les unes intellectuelles et les autres morales ; les unes de travail et d'organisation, les autres de justice ; les unes visant les rapports des esprits avec les autres éléments qui leur sont étrangers, les autres relatives aux rapports des esprits et des humains entre eux.

Parmi les premières figurent l'organisation du monde sidéral et celle du monde vivant. Dans une précédente causerie nous nous sommes demandé si la formation des cristaux et la constitution des atomes n'en feraient pas partie. Il s'agit de savoir si elles sont dues à des forces aveugles ou à une cause

intelligente. Quoi qu'il en soit, cette partie de l'œuvre divine ne s'explique bien que si une infinité d'êtres y ont collaboré.

Elle révèle une hiérarchie et une coordination qui ne sont pas faites pour nous étonner, car nous les voyons se former et fonctionner sous nos yeux dans les sociétés humaines et animales. Dans les unes comme dans les autres il y a organisation et subordination. Pourquoi n'en serait-il pas de même chez les habitants de l'espace qui ont probablement moins de sujets de division et qui doivent ressentir tout autant que nous la nécessité de l'ordre ? Sur la terre, les intelligences les plus développées en imposent à celles qui le sont le moins et elles les dirigent. Pourquoi ne le feraient-elles pas dans le ciel, dépourvu de la possession des biens matériels qui sont cause de beaucoup de perversion ?

L'ordre et l'harmonie dans l'univers peuvent donc s'expliquer facilement sans qu'il soit nécessaire de recourir à un être unique auquel tout serait subordonné. D'ailleurs, à côté de l'harmonie, l'œuvre divine de la création présente une grande diversité et aussi bien des oppositions, qui indiquent des volontés contraires. Bien des animaux ne sont-ils pas organisés pour en dévorer d'autres ?

L'Unité Morale

L'œuvre morale, celle qui concerne les rapports des êtres intellectuels entre eux, présente un tout autre caractère, celui de l'unité parfaite. C'est qu'il n'y a pas deux manières de se bien conduire envers ses semblables, de faire le bien, de ne faire du tort à personne, de respecter les droits d'autrui. Cette manière unique est résumée dans ces préceptes : *Aimez-vous les uns les autres. Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous soit fait.* La morale qui en résulte est la même pour toutes les nations, en tout temps et en tous pays. Elle diffère de celle des humains en ce qu'elle est affranchie des contingences terrestres, des ambitions et des passions que celles-ci provoquent, des nécessités du moment, des usages et de l'état d'avancement des peuples. Une action peut être considérée comme bonne ici, mauvaise là : « Vérité en deçà, erreur au delà », a-t-on pu dire. Mais partout la voix de la conscience apprend à distinguer le bien du mal ; partout l'honnête homme porte un cachet qui permet de le distinguer de celui qui ne l'est pas.

Il y a donc bien dans l'univers une unité morale indépendante de nos conventions sociales, de nos mœurs et de nos besoins et qui peut être enseignée à tous les hommes quels qu'ils soient et à quelque gouvernement qu'ils appartiennent. Elle réside, non dans l'Être, mais dans les principes que nous devons suivre, dans la règle de conduite envers nous-mêmes et envers nos semblables. D'après notre conception, c'est cette morale universelle que les apôtres ont enseignée sous la dénomination d'un Dieu unique. Elle n'im-

plique nullement l'unité de l'Être et elle n'est pas en contradiction avec ce que nous avons dit à propos de l'œuvre intellectuelle. Mais elle est de nature à combattre la haine et les rivalités entre les diverses religions, puisqu'elles ont toutes pour but de nous rappeler à l'observation des règles de cette unité morale.

***

On peut se demander si la loi morale ne frappe pas plus spécialement et même exclusivement l'humanité. Sauf peut-être ceux qui approchent le plus de l'homme et qui sont mêlés à sa vie de tous les jours, les animaux n'éprouvent pas le remords, le regret d'avoir commis un acte par eux reconnu mauvais. Le remords implique un certain discernement auquel ils ne sont pas arrivés. Il a pour aboutissant le repentir et un changement d'orientation dans la volonté de l'esprit, changement qui se manifeste dans l'homme par la *conversion religieuse* (1). Ce phénomène ne s'observe jamais chez l'animal. N'est-ce pas ce qui, pendant longtemps et même aujourd'hui pour certains a fait et fait encore considérer les animaux comme n'ayant pas d'âme ? Ils ont une âme comme nous, mais ils n'ont pas le sentiment du bien et du mal.

D'autre part, les esprits assez élevés pour discerner complètement le bien d'avec le mal, n'avoir plus aucune faute à se reprocher et être absolument maîtres d'eux-mêmes, n'encourent plus la sanction morale et sont de ce fait au-dessus d'elle.

Celle-ci serait de la sorte limitée à l'humanité, c'est-à-dire à un certain degré de développement de l'esprit.

Tandis que tous les êtres intelligents, quels qu'ils soient, participent à l'action intellectuelle, depuis les animalcules microscopiques qui édifient des bancs de pierre jusqu'aux esprits tout puissants qui règlent le cours des astres. Tous collaborent, chacun dans sa sphère, aux opérations de la création qui consistent, non à tirer quelque chose du néant, mais à transformer, modifier, organiser. Aucun n'est exclu de ce rôle.

Ainsi donc, bien des raisons justifient la distinction entre l'œuvre intellectuelle et l'œuvre morale, le travail et le devoir.

EDOUARD GUIBAL.

(1) La *conversion religieuse* ne consiste nullement dans le changement de religion, mais bien dans une orientation nouvelle de l'esprit qui regrette le mal qu'il a commis et cherche à faire mieux.

Dissertation sur l'influence réciproque du corps sur l'âme et de l'âme sur le corps

Depuis que l'humanité s'est dégagée de l'animalité, les hommes ont eu constamment comme but de leurs efforts un idéal adéquat à leurs idées.

Cet idéal a pu être plus ou moins grossier selon les âges, il n'en a pas moins affirmé la foi dans le progrès.

Ce progrès, à son début, a dû être tout matériel, les hommes cherchant d'abord à se garantir des animaux et des phénomènes naturels, puis, une fois un certain bien-être acquis, n'ayant plus à lutter que pour asservir la matière à leurs desseins, le progrès moral a pris son essor et a conduit graduellement à l'établissement des lois sociales qui régissent les peuples.

La pureté relative des sentiments des hommes actuels et la science qu'ils possèdent à un degré assez élevé est le résultat des efforts continus des générations qui les ont précédés.

Le progrès des peuples est indéniable, c'est un désir inné que chacun possède et qui le pousse à se perfectionner, à savoir toujours davantage, à se rapprocher sans cesse de l'idéal qu'il entrevoit confusément.

Ce besoin de perfectionnement est la qualité caractéristique de l'esprit, mais, pour pouvoir atteindre l'idéal, il doit passer par des incarnations successives, chacune d'elles devant être une épreuve qu'il choisit lui-même dans le but de son progrès.

Ceci posé, abordons notre sujet.

***

L'esprit incarné, l'âme, apporte avec lui toutes ses qualités antérieures à sa nouvelle incarnation.

Ne croyons pas par conséquent que les qualités de l'homme adulte dépendent de ses antécédents matériels c'est-à-dire de sa parenté.

L'esprit dépend seulement de l'esprit et non de la matière avec laquelle il s'allie pour produire les phénomènes de la vie.

Le corps que notre âme incarne est une simple enveloppe matérielle dont elle se sert dans le but de son progrès.

Il peut seulement avoir une certaine influence sur elle sous le rapport des sensations physiques.

Comme l'âme ressent ou plutôt perçoit les souffrances matérielles du corps par l'intermédiaire du périsprit qui la relie à lui, elle peut en être affectée et attristée. En ce cas pour elle ce sera une épreuve qu'elle aura choisie

avant son incarnation pour exercer sa patience et sa résignation ou dans le but de se punir dans l'un de ses défauts.

Nous parlons ici des maux dont l'âme aura à souffrir par suite d'un vice de conformation du corps et non des maladies pouvant lui survenir dans le cours de la vie, maladies occasionnées par des excès, des intempérances ou des causes résultant de son genre d'existence et de ses défauts.

Ainsi donc posons ce premier principe : « Lorsqu'un esprit s'incarne dans « un corps possédant à sa naissance une tare ou un vice de conformation « c'est qu'il l'aura choisi par cela même que son incarnation sera pour lui « une épreuve contribuant à son progrès. »

*
* *

Passons maintenant à un autre sujet.

Il arrive parfois que certains enfants naissent bornés d'intelligence ou même parfaitement idiots.

Cette infériorité est la conséquence naturelle d'une atrophie ou d'une tare du cerveau, cela est parfaitement reconnu.

Ici, séparons les deux cas.

Lorsque l'enfant est dépourvu, presque ou entièrement, d'intelligence, on se trouve en présence d'un esprit au degré moral inférieur à celui de notre humanité. C'est une âme beaucoup plus jeune que celle des parents auxquels elle s'est confiée et qui a voulu s'incarner dans une famille trop avancée pour son progrès, afin de pouvoir acquérir plus vite, plus rapidement, étant placée dans un milieu supérieur au sien.

En un mot, cet esprit est mal à sa place car il ne sert à rien de vouloir se perfectionner trop rapidement.

Ainsi sur la Terre un ignorant se trouvant dans une réunion de savants sous prétexte d'acquérir beaucoup par ce voisinage finirait par s'apercevoir que réellement il ne pouvait tirer aucun parti de cette rencontre, la différence de préparation intellectuelle étant par trop considérable.

Comme conclusion nous pouvons dire : « Lorsque nous rencontrons des « enfants faibles d'esprit, nous devons les considérer comme des âmes igno- « rantes s'asseyant au progrès et qui, animées du désir de se perfectionner « sont venues habiter dans un milieu supérieur à leur degré d'intelligence « et s'y trouvent dépaysées et mal à l'aise. »

*
* *

Passons maintenant aux êtres qui naissent idiots ou soi-disant fous ou le deviennent pendant leur existence.

Cet état procède d'un autre ordre d'idées, l'idiotie, la folie n'existant pas pour l'esprit même.

Elles proviennent d'une atrophie congénitale ou d'une altération, à un moment donné, des facultés du cerveau.

Lorsque l'âme, par suite de cette imperfection du corps, ne peut se manifester entièrement comme elle le voudrait, les effets de la vie sont alors modifiés et dénaturés.

Nous ne croyons pouvoir mieux comparer ce corps qu'à une machine dont les organes imparfaits n'obéissent pas au conducteur.

Dans cet état, l'âme n'est pas incarnée aussi fortement que dans un corps sain. Nous ne disons pas par là qu'elle est absente, tout corps en vie étant habité par un esprit moteur et directeur, mais elle ne peut plus commander comme elle le voudrait et se trouve ennuyée de rencontrer un obstacle à ses actions.

Le jour où la science pourra donner à ces êtres le complément de perfection matérielle qui manque à leur corps, la folie ne sera plus. Mais les savants auront seulement fait disparaître une tare physique, obstacle aux actions de l'âme, et non pas amélioré celle-ci.

*
* *

L'âme, ayant toujours entièrement son libre arbitre dans ses pensées, ne peut seulement être gênée (par le corps où elle s'incarne) que dans les actes matériels de la vie, et retardée dans son progrès lorsqu'une infirmité, une maladie vient le frapper et le réduire à une inaction plus ou moins complète.

Nous arrivons à répéter cette conclusion : le corps n'a aucune influence sur l'esprit, la matière a des affinités chimiques ou physiques, mais n'a pas ce que nous appelons des défauts ou des qualités moraux, privilèges de l'esprit.

Encore une fois ne confondons pas les sensations spirituelles et les sensations matérielles. Séparons-les et étudions seulement leurs rapports.

L'esprit commence à peine à s'affranchir du joug de la matière, de là vient leur confusion si fréquente dans nos pensées.

L'âme seule a de bons ou de mauvais penchants, le corps, lui, n'a de besoins que ceux nécessaires à son bon fonctionnement.

Il est l'instrument docile de l'âme et lui obéit.

*
* *

Certains prétendent être entraînés par les sollicitations de leur corps et cherchent dans cette excuse le motif de leurs fautes.

Mais c'est leur esprit même qui est coupable, puisque lui seul dirige, agit, commande et c'est à lui de revendiquer la responsabilité de ses actes qu'il a voulus.

*
* *

Voyons maintenant l'influence que peut avoir l'âme sur le corps.

Quel sens accordons-nous d'abord à ce mot influence?

Influence physique certes, car le corps, enveloppe matérielle, possédant seulement les qualités afférentes à la matière, ne peut être influencé par l'esprit que sous le rapport matériel, puisque ces qualités lui sont inhérentes.

D'autre part si nous admettions cette influence, à quelle époque de la vie la supposerions-nous? Or il est impossible de l'admettre à un moment donné sans que nous soyons obligé de l'étendre à la vie tout entière. Nous dirons de suite qu'elle ne l'est pas.

Expliquons maintenant pourquoi.

*
* *

Le corps, à l'origine de sa formation, passe par différents stades de développement auxquels l'esprit est complètement étranger.

Il se produit là un travail purement matériel, travail où les forces physiques et les réactions chimiques entrent seules en jeu.

Pendant le cours de cette évolution l'esprit qui doit s'incarner dans le corps en formation n'est pas encore rattaché à lui par son périsprit, il le suit simplement dans son développement, attendant le moment propice où il pourra s'unir à lui, c'est-à-dire le moment de sa naissance.

Il possède encore son entière liberté et ne s'alliera pas au corps, au moment de son entrée dans le monde sensible, s'il naît non viable, car en ce cas son union avec lui serait absolument impossible.

L'enfant, pendant la période de la vie intra-utérine possède une vie purement matérielle, résultante des forces physiques.

*
* *

Ne confondons pas la vie matérielle des corps avec la vie morale des esprits.

Au moment de la naissance l'esprit est incarné dans un corps sur lequel il n'a exercé aucune influence, mais la vie consciente ne lui est pas encore ouverte.

L'enfance, époque transitoire entre sa vie d'esprit libre et sa vie d'âme, en couvrant son passé, ses vies antérieures, d'un voile d'oubli nécessaire à sa liberté dans sa nouvelle incarnation, assure ensuite le développement continu de son corps.

Ce n'est qu'au bout de quelques années que l'âme pourra commencer à débuter dans la vie matérielle pour un cycle nouveau.

La question se trouve donc ainsi résolue, le corps possède une vie physique indépendante de la vie spirituelle de l'âme.

Aucune réaction n'est possible, ce sont deux principes essentiellement distincts qui peuvent se réunir mais non se confondre.

Ajoutons ceci : la vie purement physique n'est seulement possible dans un corps que pendant la période de gestation.

Dès l'instant où il se sépare de son antécédent pour prendre sa vie libre c'est qu'un esprit vient de s'y incarner.

Autrement dit, il ne peut y avoir dans la Nature de corps indépendant et pouvant vivre séparé des autres sans qu'une incarnation d'esprit s'y soit produite.

*
* *

Résumons, l'âme n'a aucune action physique sur le corps. Nous entendons par là qu'elle ne peut modifier son aspect, ni changer ses dimensions et ses propriétés.

Si elle vient à s'incarner dans un corps maladif ou frappé d'une tare, elle devra supporter pendant la vie les vicissitudes et les inconvénients résultant de cette infériorité, et nous avons dit plus haut que pour elle ce serait une épreuve.

Nous avons déjà dit également que, si pendant l'existence l'âme abusait des ressources physiques du corps elle pourrait par les excès réduire le cours de cette existence.

N'y revenons donc pas.

L'âme est responsable de son corps, elle doit disposer de lui à bon escient et dans le but seul de son progrès.

EMILE CAPIAT.

LA GNOSE

Notre frère en croyances P. Verdad-Lessard a publié une étude sur la Gnose, résumé d'une conférence faite à Nantes publiée en brochure et épuisée depuis son apparition. Un grand nombre de nos amis voulant connaître ce qu'est la Gnose, nous avons demandé au secrétaire du périodique La Religion universelle *de nous autoriser à reproduire les plus belles pages de son étude pratique, qui résument admirablement tout ce qu'on peut dire sur la question. La Gnose n'est point étrangère au Spiritisme. Tous les gnostiques sont spirites et leurs maîtres furent de très puissants médiums. Voici donc l'étude de P. Verdad-Lessard sur la Gnose. On sait que Lessard est disciple fidèle d'Allan Kardec et fut l'ami de P.-G. Leymarie.*

Ce n'est pas la première fois qu'un effort est fait pour apprendre à connaître la Gnose et la faire aimer.

Le mot Gnose est malheureusement, comme tous les mots, à une époque d'imbécillité comme la nôtre, détourné de sa définition exacte.

Il y a toujours eu des gnostiques compromettants, et ces gens compromettants se trouvent malheureusement dans toutes les écoles et dans tous les groupes.

Il faudrait abandonner tous les mots, car tous sont compromis par la même imbécillité et la même ignorance.

Que sont devenus les mots *Dieu* et *Religion* ? Quelle interprétation en donne-t-on? Le mot *République*, qu'est-ce qu'il est devenu ? Le mot si net de *Socialisme*, que va-t-il devenir ? Tous ces mots ont cependant en soi, leur valeur et leur définition. Le mot *Religion* veut dire *relier ;* le mot *Dieu* veut dire *principe, volonté, intelligence* et *raison suprême*, dominant et dirigeant la vie universelle. Le mot *République* veut dire la *chose de tous ;* le mot *Socialisme* n'a pas d'autre définition que celle de cette pensée généreuse qui veut *que ce qui n'est, dans les richesses générales, qu'à l'avantage des privilégiés de la fortune, soit distribué désormais de telle manière que l'égalité règne enfin pour tous.* Mais comment faire entrer ces définitions, adéquates à la Vérité, dans la tête des imbéciles et des ignorants ? Il y a aussi une définition de la Gnose adéquate à la Vérité

Qu'est-ce que la Gnose ? C'est la SCIENCE MÊME, c'est la CONNAISSANCE, Science et Connaissance innées, fondées sur la Raison même, illuminée par le Divin, donnant à l'âme humaine, avec le but de la vie, une quiétude éternelle et la vision même de Dieu. Vous me direz : Mais les systèmes gnostiques ne disent pas cela ! Qu'en savez-vous ? Les connaissez-vous? Avez-vous lu l'histoire de la Gnose? Où l'avez-vous lue? Pour connaître une vérité, il faut démolir les systèmes, avoir le courage de tuer la secte et l'esprit sectaire, passer à pieds joints sur l'orgueil des hommes, fondateurs de systèmes, créateurs de sectes, ne retenir que ce qu'ils ont dit de vrai, d'utile, de sage. Les folies et l'orgueil n'ont aucun rapport avec la Sagesse et la Vérité éternelles. Ce qui n'a pas pour objet le bien de l'homme, et la création de l'ordre dans la liberté, n'a aucun rapport avec la Vérité, et ne saurait toucher ni se rattacher à la Gnose.

*
* *

Si donc on dégage la Gnose et la pensée gnostique, en leur enlevant leurs particularités de systèmes, on arrive ainsi à se faire cette opinion très vraie: que la Gnose représente, à travers les religions et les philosophies, dans le passé comme dans le présent, non seulement la plus parfaite des doctrines, mais la doctrine elle-même de Vérité qui constitue la Science, forme la Connaissance et asseoit toute certitude. La Gnose n'est contemporaine d'au-

cune école, car elle est de toute éternité, de tous les temps et de tous les lieux, car Dieu est avec elle et marche avec elle. J'entends par Dieu une intelligence suprême, une lumière qui éclaire toutes choses universellement, et se réfléchit dans l'homme, en tout homme, dès en naissant.

Dans l'Inde, dans l'Egypte, dans Athènes, dans Rome, chez tous les peuples, chaque fois qu'en eux s'est faite une lumière complète, pour la conduite de chaque individu ou celle des nations, la Gnose s'est définie, s'est affirmée, et ses représentants, sortant de leurs sanctuaires cachés, ont fait entendre une parole nouvelle et redonné la vie aux choses qui ne peuvent mourir, parce qu'elles sont éternellement nécessaires. L'ère chrétienne est sortie de la Gnose comme les roses sortent des rosiers avec leurs parfums et leurs charmes.

Tout le christianisme vient de la Gnose ; tout ce qu'il a créé depuis deux mille ans, tout ce qu'il a créé dans la lumière, dans la vérité et dans l'amour a pour source unique la Gnose. En un mot : il ne surgit rien de nouveau, rien de bon, rien de vrai, au sein des sociétés humaines, comme au sein du Cosmos qui ne vienne de la Gnose et ne doive y être toujours rapporté.

Ce n'est point là une interprétation personnelle, c'est l'histoire et la science elles-mêmes qui le disent. Nous l'avons déjà dit dans notre lampe du Sanctuaire, nous le répétons ici : nous ne voulons plus qu'au nom de la Gnose on dit autre chose, parce que ce que l'on dirait serait mensonger.

Vous nous divisez sur le nom des chefs de la Gnose ! Et que sont ces chefs ? Des hommes, et non des dieux. Sans doute ils sont à consulter, puisqu'ils ont été des maîtres, des maîtres sérieux, mais qui parlaient le langage de leur temps. Et ce n'est plus le langage d'un temps qu'il faut parler, car ce n'est point un Evangile particulier à un peuple, à une race ou à une époque qui s'écrit avec la Science éternelle qui s'affirme ; c'est l'Evangile éternel qui s'annonce !

*
* *

Mais voyons l'histoire de la Gnose et des gnostiques. Les gnostiques ont formé des sectes nombreuses ; un grand nombre de ces sectes ne portait pas le nom de gnostique. Les chefs d'écoles donnaient habituellement leurs noms à leurs sectes et à leurs disciples. Les doctrines des chefs gnostiques diffèrent entre elles ; elles ont cependant toutes un caractère commun très nettement affirmé. Toutes sont à tendances religieuses et philosophiques, et il est probable qu'elles furent toutes à tendances sociales, si on en juge par la violence des attaques de leurs adversaires et des persécutions dont les adhérents de ces sectes ont été les victimes.

La Gnose n'a jamais été, quoi qu'on en ait dit, une hérésie chrétienne ; elle n'est qu'une manière d'envisager et d'interpréter les dogmes ou les faits

des évangiles. Les Églises triomphantes, et dominantes, n'ont jamais été justes à l'égard des sectes et écoles gnostiques ; elles ont toutes cependant, surtout les Églises grecques et latines, profité des idées gnostiques et en profitent encore de nos jours. La Gnose a été (vue à travers les systèmes, les écoles et les sectes) une interprétation originale de la vie et des choses, une philosophie mystique, avec sa cosmogonie et sa terminologie spéciales, mais hérésie en aucune manière. Voilà ce qu'il faut répéter et prouver.

Hérésie d'ailleurs par rapport à quoi? Des Églises se sont élevées au-dessus des autres, et les ont dominées, grâce à des puissances politiques intéressées, et elles se sont mises à régenter tout. Sans doute, cela était dans les vues de la Providence, mais il ne faut pas dire que le mort n'a pas laissé d'héritage, et que cet héritage n'a pas servi les intérêts des Églises dominantes ni augmenté leur richesse. On s'est emparé de la lumière des autres, on l'a gardé pour soi ; quant à la foule, elle n'a connu cette lumière qu'à travers les ténèbres des dogmes matérialisés, devenu presque scandaleux, vrais en soi, mais qu'il fallait présenter à tous dans une clarté divine, si éclatante, si belle, si vraie, que tout doute et toute critique devenaient impossibles. Si cela s'était fait, nous n'en serions pas, deux mille ans après le Christ, à voir réaliser son règne sur les âmes ; l'ordre social connaîtrait la justice et il en vivrait. Le mensonge ne serait pas le mot d'ordre des religions dévoyées ou des politiciens criminels. Le peuple ne serait pas errant, sans pasteur et sans lumière. Les misères morales et intellectuelles, qui peuplent nos hôpitaux, nos familles et nos cités, ne seraient pas là devant nos yeux, étalant des plaies honteuses et des vices sans noms. La famille serait transformée, améliorée et non détruite par toutes les mauvaises lois et toutes les idées pernicieuses qu'engendrent les fausses philosophies et l'hypocrisie religieuse ou irreligieuse (car les pharisiens dominent partout dans et en dehors des religions).

Il n'y a plus de religion sur la terre, disait Joseph de Maistre. Non, vraiment, il n'y a plus de religion, parce que la foi éclairée est morte avec la Gnose et les temps apostoliques.

* * *

Ah ! qu'ils étaient beaux ces temps primitifs où l'esprit du Christ passait librement dans le cœur du fidèle ! Quel bonheur et quelle lumière pour ce fidèle ! Nul ne s'élevait en docteur pour lui dire : Tu te trompes, tu es dans l'erreur, anathème, anathème !

Là où est l'erreur, là est le mal, je le sais ; mais montrez-moi donc le mal, le mal véritable, ce qui dégrade l'âme, ce qui atrophie l'esprit ! L'esprit de Dieu souffle où il veut, pourquoi ne le laissez-vous pas souffler librement ? Il est tout Amour et toute Vérité, craignez-vous donc la Vérité, avez-vous honte

de l'Amour ? Vous avez honte de Dieu, car Dieu est Amour ! Craignez-vous aussi que le Christ règne à votre place ? C'est bien ce que le dernier jugement vous annonce ; et nous voilà qui touchons à ce dernier jugement *qui réformera* tous les autres, ceux de nos Églises comme ceux de nos tribunaux civils.

Vous voulez absolument que nous, héritiers de tous les martyrs, disciples *fidèles* des apôtres de la primitive Église, nous soyons des hérétiques ! Eh bien ! soyons des hérétiques, si le Christ et Dieu sont avec nous, et cela ne fait aucun doute. Que voulons-nous ? Nous voulons avec les saints et les sages de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte, de la Judée, d'Athènes, de Rome, concilier et reconcilier la Science et la Foi, la Religion et la Philosophie. Si l'idée religieuse est restée vivante et agissante, malgré ses exploiteurs et ses ennemis, qui s'entendent toujours pour mal faire, c'est, à travers les siècles, les gnostiques qui l'ont voulu ; car de tous temps, devant la foi aveugle, la Religion, exploitée par de faux prêtres ou de tristes pasteurs, sont apparus des hommes, conduits par Dieu, qui ont élevé la voix contre la foi aveugle aussi bien que contre l'irreligion, deux choses qui vont ensemble, et ils ont ramené le monde, par degré, à une foi vivante, rationnelle et sûre.

Ils ont été martyrisés, pendus, brûlés, tenaillés, mais leur mort n'a été qu'apparente. Non, nous ne sommes pas des hérétiques, nous sommes et restons accoucheurs d'âmes, flambeaux allumés dans la nuit qu'on a voulu maintenir, réveilleurs de morts, nous sommes la transition entre ce qui s'en va et ce qui vient, et, malgré vous, nous sommes, dans vos Églises mêmes, prêtres pour la plupart. Vous nous avez vous-mêmes, nos persécuteurs, consacrés, et sans nous, sans notre volonté, votre sacerdoce ne se serait pas maintenu à travers les siècles. A cette heure, à l'heure de Dieu, à l'heure du Christ, nous serons même les chefs de cette Église, naguère notre persécutrice et notre bourreau.

Mais en ce moment une Science domine, avec les autres dominations, et se dit athée, sommes-nous avec elle ? Non, parce qu'elle n'est pas la Science. Il ne peut y avoir de Science sans Dieu, pas plus qu'il ne peut y avoir de Religion avec de faux prêtres : Est-ce là une hérésie ? La Religion ne peut rien sans la Science : Est-ce là une hérésie ? L'athéisme est une négation, il n'est pas la Science : Est-ce là une hérésie ? La Gnose, qui est la Science même, n'avance rien qu'elle ne montre à tous du doigt : Est-ce là une hérésie ? La Gnose ne s'appuie pas sur les autorités humaines : Est-ce là une hérésie ? Il n'y a pas d'hérésie là où l'on place la Vérité et où on l'adore. Nous réconcilions la Foi et la Science, toute notre œuvre est là ; nous marchons dans la lumière : Notre hérésie, où est-elle ?

Nous ne nions pas la valeur des témoignages humains ni la puissance de

la Parole collective, en des formules arrêtées dans les conciles et les synodes, mais nous ne les acceptons que si tout cela est d'accord avec la pensée de Dieu et trouve sa démonstration évidente dans la Raison, et par elle seule ; car Dieu ne veut que ce qui est conforme à la Raison, étant lui-même la Raison pure, et n'imposant rien, qui ne soit conforme à sa nature, qui, par le fait même qu'elle est la Raison pure, ne se trouve composé que d'Intelligence, de Lumière et de Vie. Est-ce encore là une hérésie ?

Nous déclarons aussi que Dieu est Amour, et pour confesser la Vérité, c'est ici notre dernière et suprême hérésie.

*
* *

Il faut se bien rappeler que nous représentons un monde qui se continue, duquel nous ne voulons pas et ne pouvons pas nous séparer. Nous portons en nous le passé comme le présent, parce que nous sommes l'Humanité. Ceux qui rêvent de supprimer le passé pour faire « tout à neuf » se trompent et retardent plus qu'ils n'avancent la marche ascendante des idées de justice et de vérité. Si à nous-mêmes il arrive quelquefois que nous disions : « Nous faisons tout à neuf, les nouveaux cieux et la nouvelle terre », cela ne veut pas dire que les matériaux qui nous servent ne soient pas anciens.

Les gnostiques n'ont jamais été pour la table rase ; ils portaient en eux comme nous portons en nous, les richesses philosophiques et religieuses que de multiples et variées initiations leur avaient transmises comme un héritage précieux et une mine de nouveautés inépuisables. Ils se faisaient chrétiens et donnaient au Christianisme naissant cette physionomie catholique qu'il a gardée, malgré les sectes, et cette ardeur apostolique qui en étendit les bienfaits dans le monde entier.

Le Christianisme, conçu dans sa pensée universaliste, non plus exclusivement judaïque, est le fait de la Gnose et de ses initiés. Toute la mystique, la théologie et la théurgie des anciens furent sauvées et rajeunies par les gnostiques devenus chrétiens, et ce sont eux qui léguèrent aux Églises chrétiennes primitives ce qu'elles ont gardé de vivant et de poétique à travers les siècles.

Jamais le Christianisme n'aurait été la grande poésie qu'il est devenu si la Gnose ne l'avait fécondé en lui infusant, par degrés, la Vie même du passé, la Science des grandes sources inspiratrices pour tout reprendre et tout régénérer.

La doctrine chrétienne restait précieuse et sacrée pour les gnostiques et chefs d'Églises, mais aussi précieuses et aussi sacrées restaient à leurs yeux les vérités acquises par le passé, et que les païens (les prêtres des temples) leur avaient communiquées dans le secret pour leur propre instruction et

celle des peuples qu'ils avaient à conduire et à appeler à la Lumière et à la Vie.

***

Mais si attachés qu'ils fussent aux choses du passé, aux vérités nécessaires, ils n'ignoraient pas dans l'intérêt de la propagande, et pour sauver et asseoir à nouveau sur le roc les principes éternels et nécessaires dans les cycles nouveaux qui s'ouvrent pour l'Humanité, il ne faut jamais perdre de vue l'art de concilier ou de réconcilier les choses opposées, ou du moins qui le paraissent.

Le vent de Révolution est souvent desséchant et meurtrier ; il est même nécessairement cela toujours. Mais ce même vent qui passe brutal, arrachant et détruisant tout sous la poussée de la tempête, et sous le fracas du tonnerre et de la foudre, n'est pas sans utilité et sans raison dans les périodes palingénésiques, à la condition toutefois qu'aussitôt qu'il a manifesté sa force, et fait son œuvre d'assainissement, des mains intelligentes viennent aider au relèvement de ce qui a été détruit.

C'est ce que firent les gnostiques. La propagande chrétienne fut une vraie tempête qui ravagea tout dans le monde païen, détruisant et les temples et les dieux (les faux dieux, croyaient-ils) et voulant mettre tout à neuf sans plus se préoccuper comment ils s'y prendraient.

Ce fut une grande et magnifique période, bénie de Dieu et des hommes, une des plus grandes et des plus belles que l'Humanité ait connue, mais elle ne trouva sa base sérieuse qu'à l'arrêt de la tempête, et le jour même où les gnostiques prirent la tête du mouvement et le réglèrent selon leur science et les ordres qu'ils reçurent d'En-Haut.

On ne maintient la jeunesse éternelle des grands principes de vie, au sein des mondes qui changent toujours, que par des levains éternellement introduits dans la pâte humaine. Le Christianisme fut un puissant et magnifique levain, le dernier levain, car, depuis qu'il a été mis dans la pâte, cette pâte ne peut cesser de se soulever ; aussi tous les peuples gagnés au Christianisme restent-ils vivants, ne cessant de conquérir tous les jours une vie toujours plus grande, toujours plus intense.

Et cela se produit alors même que ces mêmes peuples semblent se détacher des Églises initiatrices. Tout reste chrétien, et ne peut cesser de l'être désormais dans le monde. Pas un mouvement ne se fait dans la vie sociale qui ne soit visiblement du Christianisme pur, et nous le devons toujours à la Gnose et aux gnostiques.

***

C'est ce qu'a voulu d'ailleurs le Premier et le plus Saint des gnostiques, le

Fils unique du Père, le divin et suprême Eon, descendu du ciel à l'heure voulue, afin de réaliser la grande pensée messianique, et de remettre les hommes dans la voie perdue de la justice.

Voilà la pensée évangélique des gnostiques des IIe, IIIe et IVe siècles : soulever le monde païen non pour détruire ce qu'il portait de vérités, ce qu'il cultivait dans le Bien, mais pour arracher le Mal qui étouffait le Bien et l'empêchait de porter des fruits de justice. Ne perdons jamais de vue ce que nous venons d'apprendre, et que tout prouve quand on regarde les choses dans la Vérité : nous portons vraiment en nous toute l'Humanité, toute sa vie. Le ciel même est en nous avec ses étoiles et ses mondes, car la solidarité s'étend pour l'âme humaine au Cosmos tout entier.

La Vie universelle se réfléchit dans l'homme, dans l'homme seul, dans l'Homme-Humanité, et c'est ainsi que se prouve la Vérité sortie de la bouche du Christ, s'élevant à la notion de l'Humanité et se sentant liée avec elle comme avec le reste de la vie générale du monde : « Je suis issu du Père, le Père et moi nous sommes Un, qui m'a vu a vu mon Père, nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils. »

Et, en effet, c'est par le Verbe Humain que le Verbe Divin se fait entendre, et nul ne peut connaître Dieu si ce n'est le Fils, en rapport perpétuel avec Dieu, par la communion incessante des intelligences, par la Révélation continue des lois de la vie et le culte et l'introduction de la Vérité en toutes choses. Le Christ ne nous a pas trompés. Nous voyons tous les jours se confirmer ses paroles, et lui seul a vraiment les paroles de « Vie éternelle ». Nous pouvons nous permettre cette affirmation, nous qui savons ce que nous disons en employant ce langage mystique, si beau, mais si peu compris des chrétiens médiocres qui ont perdu la foi, ou du moins restent indifférents devant des réalités philosophiques si consolantes et si vraies, en même temps que si fécondes pour les envolées de l'âme dans le ciel de la poésie et de la mystique contemplative.

(*A suivre*). P. VERDAD-LESSARD

Le Spiritisme devant la loi

On ne peut nier que les idées préconçues de nos contemporains ne se soient profondément modifiées, depuis quelques années, en ce qui concerne le spiritisme.

La critique aiguë, âpre, bien souvent de mauvaise foi, a fait place à une curiosité, à un intérêt toujours plus grand, et une tendance presque respectueuse à l'égard des idées spirites s'est manifesté un peu partout.

A ce titre, il est intéressant de rappeler le rôle des tribunaux dans les procès où le spiritisme a été mis en cause, et sans en tirer des conséquences absolues, de montrer que les spirites ont, à l'heure actuelle, le droit d'admettre que leur cause a bénéficié, dans une large mesure, d'une bonne et saine justice.

Et c'est pourquoi nous nous faisons un devoir de donner ici quelques « attendus » d'un jugement rendu par le Tribunal Civil de la Seine, le 20 mai 1911, confirmé par la Cour d'appel de Paris, le 4 décembre 1912.

« Le Tribunal,

« Attendu que, par actes en date des 26, 27 et 28 mai 1909, les époux L... ont assigné les époux J... et Constant M... pour entendre prononcer la nullité d'un testament et de codicilles, en date des 7 mai 1902, 13 août 1903 et 9 octobre 1906, rédigés par la dame L... veuve N..., décédée le 7 septembre 1908 ; que cette nullité est demandée tant à raison de l'insanité d'esprit de la *de cujus*, provoquée et prouvée par les expériences et les pratiques d'hypnotisme et de spiritisme auxquelles elle se livrait, qu'à cause des manœuvres de captation qui auraient été employées à son égard pour écarter d'elle sa fille, et obtenir les dispositions testamentaires attaquées ;

« Sur la captation :

« Attendu que la captation qui peut faire annuler un testament doit avoir été pratiquée à l'aide de moyens illicites et frauduleux destinés à porter atteinte à la liberté morale de celui qui en souffre, et à provoquer dans l'esprit du testateur une erreur absolue et déterminante de la donation ; qu'il ne suffit pas que la personne accusée de captation se soit bornée à s'emparer de la bienveillance du donateur à force de prévenances et d'amabilités, mêmes en flattant et favorisant ses habitudes et ses manies ;

« Sur l'insanité d'esprit :

« Attendu que toutes les croyances religieuses, scientifiques ou philosophique sont essentiellement respectables, pourvu qu'elles soient sincères et de bonne foi, et qu'il n'appartient pas à des juges civils, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions ou croyances personnelles, de les railler, critiquer ou condamner, alors surtout que, comme dans l'espèce actuelle, elles ont eu surtout pour résultat d'atténuer, pour une grand-mère, la douleur résultant de la perte d'un petit-fils chéri ;

« Attendu que la pratique des sciences occultes et du spiritisme ne saurait à elle seule suffire pour établir l'insanité d'esprit de la personne qui s'y livre ;

« Attendu que s'il est constant en fait que la dame N... s'est intéressée depuis 1889, c'est-à-dire du vivant de son mari, aux sciences occultes et a participé aux séances des congrès spirites et spiritualistes et à celles de la Société Française d'Etudes des phénomènes psychiques, il est non moins certain que le sieur N... avait la plus grande confiance dans l'intelligence et

les capacités de sa femme, puisqu'il lui a confié jusqu'à sa mort, de 1881 à 1896, la gestion de la fortune commune.

« Par ces motifs ;

« Dit que le codicille du 9 octobre 1906 recevra son plein et entier effet pour être exécuté selon ses formes et teneur.

« Condamme les époux L... aux dépens. »

Les époux L... ont interjeté appel de ce jugement.

La Cour, après avoir entendu les plaidoiries des Mes. C... et L..., avocats, et les conclusions de M. l'avocat général G... a statué en ces termes :

« La Cour,

« Adoptant les motifs des premiers juges qui répondent suffisamment aux conclusions ;

« Confirme le jugement dont est appel ; dit toutefois que la délivrance des legs n'aura lieu qu'en tant que les dits legs ne dépassent pas la quotité disponible ; condamne les appelants à l'amende et aux dépens. »

Observation. — On peut consulter dans le même sens : Tribunal civil de la Seine (2e chambre), 30 novembre 1907 (*Recueil Gazette des Tribunaux*, 1910, 1er semestre, 2. 47, avec note).

Evidemment, le fait en lui-même est banal, c'est l'histoire courante d'un testament attaqué par des héritiers qui se croient lésés, et il est de toute probabilité qu'ils auraient de même contesté le dit testament si une autre destination avait été donnée au legs fait par la testatrice ; mais ce qu'il importe de bien mettre en évidence, c'est la formule toute particulière employée par les juges pour déclarer que la croyance au spiritisme a droit au respect ;

« Attendu que toutes les croyances religieuses, etc... (Voir l'attendu cité plus haut).

C'est bien là une évolution caractéristique des idées et de la mentalité des juges qui ont rendu cet arrêt, et nous devons nous en féliciter.

C'est une preuve que les idées spirites ont gagné bien des esprits, c'est en quelque sorte une affirmation de sa vitalité et de sa progression constante ; c'est surtout une indication très nette des bienfaits que l'on peut en attendre au point de vue moralité et consolation.

Nous sommes heureux d'attirer l'attention sur ce jugement, et comme nous le disions ci-dessus, sans en tirer des conséquences absolues, nous devons reconnaître toute la portée de semblables arrêts.

Ils annoncent d'heureuses modifications dans l'esprit de ceux qui ont pour mission délicate de concilier les intérêts moraux et matériels. Ils prouvent enfin que le droit est parfois mieux qu'une formule de jurisprudence étroite et mal interprétée.

Tous les spirites, quelle que soit l'Ecole à laquelle ils appartiennent, se

réjouiront de cette mentalité nouvelle qui s'est affranchie du sectarisme et qui garantit à chacun la parfaite liberté de conscience, avec la plénitude de ses droits matériels, au sein des organisations sociales.

PAUL BODIER.

Le Congrès du Progrès religieux

Nous extrayons du TEMPS *du 19 juillet les fragments suivants du compte rendu de l'important discours prononcé à ce congrès par M. Emile Boutroux:*

Il n'y a pas de méthode valable d'éliminer le contrôle de la raison et de la science. L'homme est un être qui cherche à se mettre d'accord avec lui-même. Entre sa foi et ses connaissances il se demande, tôt ou tard, s'il y a quelque lien, quelque rapport d'harmonie. Il sent que s'en tenir au système de la cloison étanche ne peut être qu'un expédient sans valeur et sans dignité. C'est de la pensée, dit Pascal, qu'il faut nous relever. Or ce n'est pas penser que de maintenir en sa conscience, séparément, deux objets et deux modes de créance, en s'interdisant de rechercher si ces deux déterminations de la conscience sont, entre elles, compatibles ou incompatibles.

C'est notre raison qui exige « cette exigence de l'harmonie, de l'accord intérieur, de la sincérité intellectuelle », mais qu'entend-on par raison ?

C'est la raison, dit M. Boutroux, qui en nous raisonne, décide de l'existence entre deux termes, du rapport d'identité ou de contradiction. Cette raison raisonnante est-elle toute la raison ? Evidemment non, répond M. Boutroux.

Dans le langage ordinaire lui-même, raison est tout autre chose que raisonnement. Ce qui est conforme à la raison est dit, non seulement logique, mais raisonnable, et le raisonnable, c'est ce qui présente une certaine convenance, plus facile à sentir qu'à définir, ce qui a en soi une certaine valeur, au lieu de se réduire à un accord ou un désaccord purement formel, comme sont les simples rapports d'identité ou de contradiction.

La raison, dans toute la force du terme, la raison vivante et complète, c'est la faculté de discerner les rapports de convenance, d'harmonie interne entre des réalités, des êtres, des objets concrets. Les rapports d'identité ou de contradiction ne sont qu'une forme vide, détachée par abstraction de la logique vivante, la limite idéale de cette logique, en tant que l'on s'efforce de la vider de tout contenu.

Or la philosophie, en particulier la métaphysique, depuis Platon et Aristote, est la recherche des rapports concrets des choses à l'aide de cette raison vivante elle-même, distinguée de la simple raison logique et formelle.

Qu'adviendra-t-il donc du problème si on l'aborde au point de vue phi-

losophique proprement dit ? M. Boutroux l'aborde et voici la substance de sa thèse :

Que penser de la nature et de la science, si en ce sens on les scrute l'une et l'autre ?

Pascal l'a dit: La nature, en toutes choses, singulièrement en l'homme, ne se suffit pas. L'homme passe infiniment l'homme. Auguste Comte se proposa de montrer qu'en l'humanité même se trouve le dieu nécessaire à l'homme. Mais il a dû, pour atteindre ses fins, revêtir l'humanité de caractères de perfection, d'éternité et d'immensité qui ne lui appartiennent pas naturellement. Et il n'a encore que médiocrement satisfait le désir inextinguible que possède l'homme de franchir toute borne, si reculée soit-elle, pour s'élancer dans l'infini.

Le naturel, chez l'homme, est un moment dans la poursuite du surnaturel: telle est l'affirmation de la philosophie.

Et, quant à la science, la doctrine où, de toutes parts, les philosophes aboutissent aujourd'hui, c'est qu'il est vain de se représenter une science existant en soi, faite et achevée de toute éternité, que l'homme n'aurait qu'à découvrir comme on déterre un trésor caché : la science n'est pas une chose, c'est une activité, c'est l'intelligence humaine elle-même, se formant des concepts indéfiniment perfectibles, à l'aide desquels elle ordonne les phénomènes, de manière à se les expliquer selon ses lois propres et à en prévoir le plus exactement possible le cours à venir.

La forme idéale de la vie humaine, objet de l'idée de la religion, c'est la vie humaine, unie aussi intimement que possible à la vie divine. Dieu, terme de nos désirs, est essentiellement la perfection réalisée.

Tandis que, selon le cours ordinaire des choses, nous n'obtenons un bien qu'en en sacrifiant un autre, ou même en acceptant un mal corrélatif. Dieu possède en soi, concilie et unit tous les biens, quelle que soit l'apparence de contradiction que puisse présenter leur coexistence.

Perfection, existence : tels sont, selon les philosophes, les deux éléments, essentiels et indissolubles, de la nature divine. Les religions positives ne disent pas autre chose Car nous lisons dans l'Evangile : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », et encore : « Que la volonté soit faite sur la terre comme elle l'est au ciel. » Or la volonté de Dieu, c'est que le parfait soit. La religion vise la réalisation de l'idéal, défini par les philosophes sous son influence même.

On pourrait, pour introduire les esprits dans l'intelligence de la nature divine, dire que l'idée de Dieu signifie tout d'abord compréhension et tolérance, ou plutôt bienveillance infinies, sous l'idée directrice de la vérité et de l'excellence. Le célèbre cordonnier philosophe Jacob Bœhme eut le sentiment de cette caractéristique du divin, quand il écrivit, dans son *Aurora* : « Con-

sidérez les oiseaux de nos forêts ; ils louent Dieu chacun à leur manière, sur tous les tons et dans tous les modes. Voyons-nous que Dieu s'offense de cette diversité et fasse taire les voix discordantes ? Toutes les formes de l'être sont chères à l'être infini. »

*
* *

Si maintenant l'on rapproche l'une de l'autre la nature et la science d'une part, et la religion d'autre part, telles que les conçoit la philosophie, on trouve que du point de vue de la raison même, religion et science ou nature doivent être considérées comme compatibles entre elles, non parce qu'elles ne peuvent se rencontrer, mais au contraire, parce qu'elles se pénètrent mutuellement et sont intérieurement parentes.

La nature et la science représentent l'être observable pour nos sens, tel qu'il se trouve actuellement réalisé, ainsi que la connaissance des lois de cet être. La religion se rapporte, non à l'être tel qu'il est donné à nos sens, à l'être actuel, mais aux sources et aux principes de l'être ; à l'ouvrier, non à l'œuvre. Elle nous fait participants de la création même de l'être.

Comment l'œuvre supprimerait-elle l'ouvrier ; comment la connaissance de ce qui est nous induirait-elle à nier ce qui doit être ? Pour que se concilient la science et la religion, deux conditions sont à la fois nécessaires et suffisantes. Il faut d'une part que la religion soit essentiellement spirituelle, c'est-à-dire s'inspire uniquement de l'idée de Dieu, et non de l'idée de quelque intérêt matériel ; car la religion est l'affirmation de l'insuffisance et non de la suffisance du réel pour réaliser la perfection. D'autre part, il faut que la science soit considérée comme exprimant l'état de fait de la nature, et non une forme éternelle et absolue ; en sorte que nulle formule scientifique ne prétende jamais à la valeur d'un principe adéquat et indépendant des faits. L'absolu n'existe que dans le domaine spirituel, et, là, il est un avec la liberté.

Une discussion a été ouverte à l'effet d'examiner si une religion universelle était désirable et possible. L'opinion du congrès a été pour la négative.

NÉCROLOGIE

Tous les spirites qui ont connu Marcel Josselme Monroc, tous ceux qui ont éprouvé ses remarquables pouvoirs médianimiques en des séances dont plusieurs resteront mémorables, ressentiront une peine sincère, un serrement poignant de cœur en apprenant sa mort survenue le 16 juillet. A peine s'il

avait eu le temps de s'asseoir au banquet de la vie ! car il avait à peine 23 ans.

L'existence terrestre du pauvre enfant fut une cruelle épreuve durant laquelle il versa souvent des larmes en silence, n'ayant connu qu'une joie unique et sans prix, l'amour tendre de sa mère qui fut son ange gardien ici-bas et qu'il adorait. Rêvant pour elle d'une vie douce et facile, il usa son enveloppe charnelle dans un travail quotidien et sans répit. L'effort tenté, malheureusement, fut trop lourd pour ses faibles épaules, la phtisie le guettait : elle se développa rapide sur ce terrain propice et l'enfant chéri dut quitter la pauvre mère dont le désespoir est poignant. Moments cruels pour la femme atterrée qui reste seule désormais en ce monde d'épreuves et que nos bras et nos inutiles consolations ont tenté de soutenir lorsqu'elle dut se convaincre que son fils adoré venait de la quitter pour la précéder dans l'Au-delà.

Sans paraître souffrir, sans parler, sans gémir,
Sur sa mère appuyé, son doux regard vers elle
Il mit comme un oiseau la tête sous son aile
Et là-haut, s'envola, sans cesser de dormir.

L. D.

FAITS DIVERS

Une cérémonie en mer à la mémoire de W. Stead

Nous lisons dans le *Journal* du 1er août que le dimanche 27 juillet, « une cérémonie touchante s'est déroulée en plein Atlantique. Le *Franconia* à stoppé à l'endroit précis où avait sombré le *Titanic* et des couronnes tressées avec des feuilles de laurier provenant du jardin de M. Stead, le célèbre politicien, auteur, spirite surtout, furent jetées à la mer tandis que les 1.500 passagers du *Franconia* se tenaient sur le pont, tête découverte ».

Tous les Spirites du monde entier s'associeront à l'hommage grandiose rendu à la mémoire de l'immortel fondateur du *Bureau de Julia*.

LIVRES NOUVEAUX

Notre éminent collaborateur, M. Dubois de Montreynaud, vient de publier un nouveau livre ; *Vérité*, qui sera vivement apprécié de toutes les personnes qui s'occupent de Spiritisme, et nous sommes heureux de signaler cet ouvrage à l'attention des lecteurs de la *Revue spirite*.

Avec une grande et forte conviction, M. Dubois de Montreynaud s'est attaché à démontrer toute la force morale qui découle de la philosophie spirite, particulièrement en ce qui concerne les vies successives.

Vérité est un livre de foi profonde et sincère dont nous ne saurions trop recommander la lecture à tous ceux qui veulent étudier consciencieusement et développer leurs connaissances en Spiritisme.

Nous adressons à M. Dubois de Montreynaud nos sincères félicitations pour son travail remarquable et si minutieusement développé.

Le prix de l'ouvrage est de 2 fr. 25 ; franco France : 2 fr. 50. Etranger : 2 fr. 75.

L'étude sur **La Mort** que nous avait promise Maurice Maeterlinck vient de paraître chez l'éditeur Fasquelle. C'est une sorte de manuel ou de vade-mecum de la bonne mort, où, à les regarder attentivement et courageusement en face, on voit peu à peu se dissoudre et s'évanouir les horreurs et les terreurs de la dernière heure. Ajoutons que pour la première fois peut-être, en France, hors des revues spéciales, on y étudie consciencieusement les admirables travaux de la « Society for Psychical Research » de Londres, ainsi que les très curieuses, très sérieuses et très troublantes manifestations d'outre-tombe du spiritisme scientifique américain. Prix : 3 fr. 50.

COMMUNIQUÉS

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES SPIRITES (Fondation ALLAN KARDEC)

Nous avons le plaisir d'annoncer aux Sociétaires et à nos lecteurs que M. Léon Denis a bien voulu accepter la présidence d'honneur.

La première réunion générale de la *Société des Etudes Spirites* a eu lieu le jeudi 31 juillet, le compte rendu de cette réunion sera donné dans la *Revue Spirite* de septembre.

La Société donnera sa première conférence le 14 septembre, à 8 h. 1/2, dans la salle des Sociétés savantes ; sujet : Le Devoir Spirite ; conférencier : M. Philéos.

On peut se procurer des invitations au bureau de la *Revue*.

Les sociétaires seront priés de présenter leur carte.

Pensée du mois de septembre.

Ce qui est le plus nécessaire à l'humanité, c'est d'avoir le temps de penser, le temps de méditer, le temps de prier, le temps, en un mot, pour le Divin.

Pour arriver à mettre l'homme en présence de Dieu, faites qu'il aime. Là où est l'amour, là est Dieu. Il n'y a pas de règle plus vraie que celle-là (*Lettres de Julia*, W. Stead).

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

Chronique Immobilière

Parmi les opérations immobilières qui se réalisent journellement, on doit prendre, de plus en plus, en considération, celles qui ont trait à la construction des immeubles à petits loyers répondant aux besoins, sans cesse grandissants, de l'habitation ouvrière.

Les expropriations qui se multiplient et qui vont s'augmenter de nombreux percements à entreprendre dans divers quartiers vont faire disparaître une grande quantité de locaux occupés jusqu'ici par des logements à bon marché. Il faudra donc les remplacer pour donner satisfaction à la grande et si intéressante catégorie des petits locataires, ouvriers et employés, qui sont obligés, par leurs occupations, de résider à Paris.

Or, les études entreprises par diverses sociétés pour l'édification d'immeubles à petits loyers, démontrent qu'il est parfaitement possible de réaliser ce problème par l'acquisition de terrains à bon marché et par des procédés économiques de construction, écartant le luxe inutile, tout en assurant les meilleures conditions d'hygiène.

Ces études prouvent, en outre, que les capitalistes qui voudraient se grouper pour la création de ce genre d'habitations, réaliseraient certainement de très importants bénéfices, tout en faisant œuvre humanitaire.

Nous sommes à la disposition de ceux de nos lecteurs que cette question pourrait intéresser, pour leur donner, sur ce sujet, toutes indications utiles.

ACHATS

— On demande maison de rapport d'une valeur de 200.000 à 300.000 fr. Loyers de 700 à 900 fr. Disponible pour paiement au comptant 150.000 fr.

— On demande, dans le quartier de Passy, un terrain de 1.500 mètres environ, pour construire.

— On demande, dans la banlieue, un terrain de 20.000 mètres pour industrie, avec raccordement possible à une voie ferrée. Prix offert de 5 à 9 fr. le mètre.

VENTES

— 6e arrondt. Sur grand boulevard, immeuble moderne 580.000 fr. y compris 240.000 fr. hypothèques à conserver. Rapport net 6,50 %. Affaire excellente.

— 15e arrondt. Grand terrain de 6.500 mètres. Occasion très intéressante pour construction d'un groupe d'immeubles à loyers modérés. Prix demandé 75 fr. le mètre.

— 15e arrondt. Terrain de 700 mètres très bien situé. Prix demandé 100 fr. le mètre.

— 16e arrondt. Immeuble moderne sur belle avenue. Revenu net minimum 6 %. Prix 700.000 fr. dont 260.000 fr. hypothèques à conserver.

— 17e arrondt. Hôtel particulier avec jardin de 200 mètres. Prix demandé 235.000 fr.

— Quai de Javel. 2.500 mètres de terrain pour construction. A vendre ou à louer à long bail avec promesse de vente. Conditions avantageuses.

— La Courneuve. Grands terrains très bien situés au long de la voie ferrée (Cie du Nord). Affaire très avantageuse. Prix demandé 5 fr. le mètre.

— Massy-Verrières. Terrains pour construction de villas avec jardins. Locations très demandées à l'année ou à la saison. Prix 8 à 10 fr. le mètre.

— Carentec (Finistère). Trois petites villas, dont deux meublées et une avec terrain louée déjà à bail. Vue sur la mer. Belle occasion.

J. FORGERON.

Pour tous renseignements, écrire au bureau à la *Revue Spirite*, 42, rue Saint-Jacques.

Petite Correspondance

GRATUITE POUR LES ABONNÉS

Envoyer les Réponses au Bureau de la " ***REVUE SPIRITE*** *"*

DEMANDES

B. M. — Échangerait volume en bon état *Après la Mort* contre volume Flammarion.

A. L. — Serait désireux d'acheter d'occasion *La Mort de Maeterlinck.*

E. M. à Fourmies (Nord). — Désire savoir si Eugène Sue était spirite.

L. S. — Achèterait d'occasion, volume, Espérance : *Au Pays de l'Ombre.*

Un abonné à la *Revue Spirite* ayant à vendre 54 années de cette Revue dont 39 volumes reliés, les céderait au tiers de leur valeur, les années non reliées sont en très bon état.

Le Dr Bruno Maurel, 26, rue d'Aubagne, Marseille, désire se mettre en rapport avec les spirites qui voudront s'unir à lui pour former une *Société d'Etudes Spirites*, filiale de celle de Paris. S'adresser chez lui tous les jours de 1 heure à 4 heures.

RÉPONSES